

# Célestin EVRARD



## Chronique d'un Résistant

1940-1945

*Marc Simal - 2012*

Copyright © 2012

Au travers de cette chronique, j'ai voulu rendre l'hommage qu'il mérite, à mon beau-père Célestin Evrard qui a sacrifié une partie de ses jeunes années à défendre ses convictions patriotiques, au péril de sa vie, avec courage et abnégation.

Et si lui a tenu, tout au long de sa vie, à faire preuve de l'humilité et de la discrétion que ses actes imposaient, nous avons le devoir d'en maintenir le souvenir.

*« Un peuple qui oublie son  
passé se condamne à le  
revivre »*

Winston Churchill



# EVARD Célestin

Membre de l'Armée Secrète

Agent du Groupe D du Service Hotton  
de la 2<sup>ème</sup> Dtion du MDN à Londres

Chef de la Section Chimay/Mariembourg  
Surnom : Strangler

Distinctions pour hauts faits de résistance armée :

\* Croix de Chevalier de l'Ordre de Léopold II avec Glaives Croisés  
et Millésimes 1940-1945 en Bronze

Citation à l'Ordre du Jour  
(Par le Lieutenant Général Pire - Commandant l'Armée Secrète)

\* Médaille Militaire de 2<sup>ème</sup> Classe 1940-1945 avec Palme

\* Croix de Guerre 1940-1945 avec Palme

\* Médaille de la Résistance Armée 1940-1945

\* Médaille du Volontaire de Guerre - Combattant  
avec barrette en Argent 1940-1945

\* Médaille Commémorative de la Guerre 1940-1945 avec Sabres Croisés

\* King's Medal for Courage in the Cause of Freedom  
(Distinction Britannique - avec citation)

\* Médaille de Prisonnier Politique 1940-1945

\* Médaille des Déportés 1942-1945

\* Médaille des CRAB 1940  
(Centres de Recrutement de l'Armée Belge)

\* Palmes d'Or de l'Ordre de la Couronne

Invalide de Guerre 1940-1945

*Le contenu de cette chronique est essentiellement le fruit de récits et d'écrits de Célestin Evrard et d'extraits d'ouvrages littéraires qui parlent de lui. L'ensemble est agrémenté de quelques compléments historiques. Cette énumération, des faits les plus importants survenus pendant les années de guerre que connus mon beau-père, n'est donc pas exhaustive.*

*J'ai eu la pudeur de lui laisser quelques souvenirs qui n'appartiendront qu'à lui seul.*

\*\*\*

## **Appel du 10 mai 1940...**

C'est le début de la guerre, Célestin est à peine âgé de 16 ans lorsqu'il répondra à l'appel du 10 mai 1940. Par réquisition de la gendarmerie, il reçoit l'ordre de se rendre à Namur et de prendre le train pour Quiévrain.

Là, surprise, il voit entrer en Belgique énormément de moyens militaires français et l'interdiction est donnée aux jeunes belges de passer en France. Toujours sur ordre, il doit alors gagner Ypres et Poperinghe d'où il sera envoyé... en France. Il arrivera à Toulouse, au XVIIème C.R.A.B., le 21 mai. De là il est envoyé à Mauvezin dans le Gers. Il y apprendra qu'on allait y former 2 compagnies de combat et il intégrera la 172<sup>ème</sup> Compagnie. Son instruction se limitera à deux marches de 10 km, commandées par des sous-officiers en vélo.



Tous les matins, ils avaient l'obligation d'assister au lever du drapeau français. L'encadrement se limitait à une dizaine d'officiers belges qui logeaient dans les trois hôtels existants tandis que les recrues logeaient dans ce qui était disponible !!! Rien n'était préparé ni organisé, vive la débrouille. Le ravitaillement très maigre était distribué par des scouts et Célestin fut forcé d'essayer de chercher du travail. Il en trouva à l'Auberge de la Paix, pour la nourriture et ensuite dans une boulangerie, place de la Mairie. Ce qui améliora nettement ses conditions de vie.

Célestin sera renvoyé en Belgique fin septembre 1940.

*Ci-contre : Célestin à Mauvezin (Gers)*

Ce séjour en France lui vaudra d'obtenir la Médaille du C.R.A.B.

## **Bref rappel historique...**

Dès le 10 mai 1940, obéissant aux ordres du lieutenant général Hubert Denis, ministre de la Défense nationale, plusieurs dizaines de milliers de jeunes hommes ont rejoint ou tenté de rejoindre, dans l'urgence et par leurs propres moyens, les Centres de Recrutement de l'Armée belge, communément appelés les C.R.A.B.

L'ordre fut donné aux hommes âgés de 16 à 35 ans par voie d'affiches signées par le ministre de la Défense nationale, par communiqués radio et dans la presse. Ils étaient près de 150 000 jeunes hommes concernés à se rendre, dans la plus totale désorganisation dans les Centres de Recrutement situés dans les cités du Hainaut et de Flandre-Occidentale. Ces Centres ayant été fermés le 13 mai 1940, ils reçurent l'ordre militaire de se rendre en France.

Au cours de longues marches forcées, ces jeunes hommes traversèrent à pied, en vélo ou en bétaillères ferroviaires pour les plus chanceux, les villes de Saint-Quentin, Abbeville, Rouen, Toulouse, Nîmes, Montpellier et bien d'autres, pour rejoindre les camps et cantonnements du Midi de la France.

Ceux qui ne furent pas enjoins de stopper par ordre de la gendarmerie française et qui atteignirent les camps prévus, y furent alors commandés militairement. La majorité d'entre eux reçut lecture des lois militaires. Beaucoup d'entre eux furent affectés au bénéfice de la Défense et des administrations publiques ou engagés par des civils. D'autres furent envoyés en première ligne pour renforcer et aider le génie militaire français à creuser des tranchées.

Le 28 mai 1940, ils ne furent pas touchés par la reddition de l'Armée belge combattante. Les C.R.A.B. ont ainsi vécu plus d'un trimestre consigné dans les cantonnements, sans aucun confort, mal logés, mal nourris, avec leurs vêtements et chaussures en lambeaux. Alors que les militaires qui les encadraient étaient en uniforme, portaient des casques et de grosses chaussures, étaient armés, ravitaillés par l'intendance militaire, accompagnés d'équipes médicales et percevaient leurs soldes, les C.R.A.B. étaient, quant à eux, en vêtements civils, sans protection contre la pluie, sans défense ni aucune sécurité, sans percevoir de solde et avec une aide médicale ou alimentaire déficiente. Une autre différence entre les militaires et les C.R.A.B. était que les premiers portaient une médaille sécable d'immatriculation, alors que les C.R.A.B. n'étaient aucunement identifiables. Étant donné que les compagnies furent créées à la hâte et que les C.R.A.B. provenaient de régions diverses, il est arrivé que personne ne puisse donner le nom d'une victime membre des C.R.A.B.

Parmi les victimes de l'offensive allemande figurent des centaines de C.R.A.B., tués dans les bombardements ou dans les escarmouches, soit encore fusillés par les Allemands (parce qu'ils étaient soupçonnés d'être francs-tireurs) ou enfin décédés des suites de leurs blessures, d'épuisement, de malnutrition ou de maladies infectieuses contractées dans les camps et cantonnements insalubres du Sud de la France.

Ces jeunes gens dans les camps furent constitués en « compagnies », chargées, par réquisition de l'armée française, de creuser des tranchées au Nord de Paris où certains furent mitraillés, bombardés, blessés ou tués. D'autres, suite à l'avancée rapide des troupes allemandes passèrent la frontière suisse et furent internés pendant près d'un an.

Selon les hasards des rapatriements, les C.R.A.B. restèrent dans les cantonnements de 3 à 4 mois. Le moment du retour en Belgique fut, pour beaucoup, la seconde quinzaine du mois d'août 1940.

\*\*\*

## **Retour à la maison...**

### **Septembre 1940**

Célestin est de retour à la maison où il vit assez médiocrement avec son père, sa mère étant décédée en juillet 1938 suite à une intervention chirurgicale.

Son père, ayant la bonne soixantaine, supportait difficilement les privations de nourriture et de tabac. Pendant plusieurs mois, Célestin va essayer malgré son jeune âge de glaner et même de voler sur les champs de quoi lui apporter un petit soutien. Ceci n'était pas facile vu la vigueur que mettaient les gendarmes et les gens de la C.N.N.A. à s'en prendre aux petits délinquants.

\*\*\*

### **Célestin part pour le Congo Belge...**

Depuis son plus jeune âge, Célestin était élevé dans le patriotisme. D'abord à la maison, par son père, ensuite et surtout, à l'Athénée Royale de Namur où il fut un élève brillant.

La défaite rapide de l'armée Belge, créa un énorme vide pour Célestin et ne fit qu'exacerber cette ardeur patriotique. Il est alors bien décidé à se battre pour son pays et à rejoindre les troupes belges au Congo Belge.

**Le 15 mai 1941**, avec 150 Frs en poche et l'assentiment enthousiaste de son père il quitte la maison. Il décide de passer par la France et l'Espagne.

Il franchi assez facilement la frontière française. Après plusieurs jours, arrive à Vierzon où il traverse, à la nage, le Cher qui marque la ligne de démarcation et se retrouve en zone non occupée. Célestin a de suite le sentiment que les « privilégiés » de la zone « No-No » ne sont pas très heureux de voir chez eux un Belge fuyant son pays. Mais grâce au louage, il arrive à travailler et de jour en jour à se rapprocher des Pyrénées. C'est un garde forestier qui le fait franchir une deuxième fois la ligne de démarcation. Il prend le train, pour la première fois depuis qu'il a quitté la Belgique, en direction des Landes.

Il rencontre tous les jours de nombreux problèmes pour trouver de la nourriture et surtout un logement. Mais après 6 semaines de pérégrinations, il est arrêté par la gendarmerie française. Après une nuit passée dans une caserne de gendarmerie, il est remis aux mains de la marine allemande à Bordeaux.

Après un interrogatoire, agrémenté de quelques coups, la marine le transfère à l'Arsenal de Lorient où il est incarcéré. Il y sera occupé à divers travaux jusqu'au début du mois d'avril 1942. Prétextant devoir aller chercher du « petit gris » (du tabac) il arrive à déjouer la surveillance d'un garde allemand, plutôt complaisant, et ne reviendra jamais à l'arsenal. Il s'évade et décide de rentrer en Belgique, sa tentative de rejoindre le Congo ayant échoué. Il mettra 1 mois pour retrouver son père à Vedrin.

\*\*\*

## **Ses débuts de réfractaire...**

**Le 5 mai 1942**, Célestin rentre au pays et d'autres ennuis vont commencer. Il est recherché par les Allemands qui, en plus, ont fait en sorte qu'il n'ait plus de carte de ravitaillement. Grâce à une énorme entourloupe, il réussit à la récupérer mais ce ne fut pas une chose simple.

Il veut s'occuper de son père qui travaille comme pompiste aux mines de pyrites à Vedrin. Il recommence alors ses petits larcins pour essayer que son père mange un peu mieux et qu'il ait un peu de tabac d'époque.

Pour se soustraire aux réquisitions pour le travail obligatoire, instaurées par les Allemands et pour lesquelles il ne répondra pas aux convocations, il se cache dans le pigeonnier et quelques fois dans une remise chez son voisin, Jean Marquet (Frère du Colonel Victor Marquet).

## **Rappel historique sur les réfractaires**

**Le 6 mars 1942**, le commandant militaire, le général von Falkenhausen, prit une ordonnance en vue d'assurer la réquisition des ouvriers pour les travaux d'une importance spéciale. Les habitants, précisait l'ordonnance qui visait tant les chômeurs que les travailleurs déjà embauchés, pouvaient être appelés, à titre de service de travail obligatoire, pour l'exécution de certains travaux dans le territoire du commandant militaire. La presse collaboratrice chercha à présenter cette décision - très mal reçue par l'opinion publique qui n'avait pas oublié la déportation obligatoire décrétée en 1917 - comme une mesure qui s'appliquait essentiellement aux nombreuses personnes vivant du marché noir et qu'il était impossible de punir de peines de prison faute de place !

Les secrétaires généraux, qui représentaient l'administration belge compromise avec l'ennemi, protestèrent auprès des autorités militaires qui s'engagèrent à n'user que modérément des pouvoirs que leur conférait l'ordonnance du 6 mars. Six mois plus tard, durcissement de celle-ci. Les hommes, célibataires ou non, de 18 à 50 ans, et les femmes célibataires, de 21 à 35 ans, pouvaient, en vue de certaines prestations, être envoyés dans les territoires du Reich. C'était l'instauration de la déportation des travailleurs. Les kommandanturs déterminèrent ces travaux à exécuter et les personnes qui y étaient astreintes. Ils placardèrent aussi des affiches de couleur rouge pour les ouvriers et jaune pour les mineurs, par lesquelles l'Allemagne essayait d'embaucher des ouvriers volontaires. Titre de l'affiche: « L'Allemagne a grand besoin de main-d'œuvre ».

La menace restait encore imprécise ; toutefois, dès ce moment, plus d'un Belge entreprit de trouver le moyen d'échapper à cette mesure. Pour beaucoup, la date du 6 octobre 1942 marqua le début d'une prise de position hostile à l'Allemagne. Ils devinrent mûrs pour la Résistance.

Les Allemands, dont le problème majeur était de renforcer leur potentiel de guerre, devaient, de leur côté, organiser leurs ordonnances de recrutement pour le travail obligatoire, de manière à ce que tout ne leur échappât pas. En septembre 1943, ils décidèrent de limiter l'obligation de travail dans le Reich aux

jeunes Belges nés entre 1920 et 1921. Un certain nombre d'exemptions furent prévues pour les ecclésiastiques, les mineurs, les gendarmes, les policiers et les étudiants. Par la suite, les jeunes nés en 1922, 1923 et 1924 furent appelés à la Werbestelle, ou bureau de recrutement, qui leur délivrait un certificat d'exemption ou les envoyait au travail. Afin de freiner le recrutement de cet office, la Résistance s'empara des registres de la population. De nombreux raids eurent lieu dans les communes environnantes. Ils furent soit emportés et cachés, soit falsifiés, pour éviter que les Allemands ne connussent le chiffre exact de la population. Les employés rajeunissaient ou vieillissaient les personnes concernées. Les résistants venaient périodiquement, à l'Hôtel de Ville, relever les noms des individus susceptibles d'aller en Allemagne. Ils établissaient des fiches et les envoyaient à l'Office du Travail où elles étaient centralisées. A tout moment, l'occupant pouvait contrôler si tel ou tel individu exerçait un travail légal ou pas, sinon, il était, manu militari, envoyé en Allemagne.

Pour le seul dernier trimestre de 1942, cinquante mille Belges furent recrutés pour travailler au bénéfice du Reich. Leur nombre ne cessa de croître en 1943. Refuser de partir, c'était s'exposer à des représailles et la répression mise en place par les Allemands devint de plus en plus sévère. Les membres de la famille du réfractaire pouvaient être mis au travail en ses lieu et place. Etaient également poursuivis, ceux qui apportaient leur aide aux réfractaires et il fut conseillé à la Werbestelle de porter l'affaire devant les conseils de guerre, afin d'intimider la population.

La résistance à l'occupant allemand a été vive à Namur dès 1940.

Un coup de main particulièrement audacieux fut mené contre la Werbestelle, en 1944. Cet organisme situé rue de l'Ouvrage organisait la déportation des jeunes de la région pour le travail obligatoire en Allemagne.

Le samedi 4 mars 1944, huit jeunes patriotes investirent le bâtiment par surprise et sans arme. Les fichiers des allemands furent engloutis dans un grand sac, chargés sur un vélo et menés en lieu sûr.

Cet acte héroïque fit échapper bien des gens à la déportation.

Malheureusement les auteurs furent arrêtés.

Un moyen « radical » utilisé dans la lutte contre les réfractaires, fut la suppression pure et simple des timbres de ravitaillement qui leur étaient alloués. Par la faim, les Allemands espéraient contraindre ces Belges à collaborer avec eux. Cet apport subit et surtout bon marché de main-d'œuvre permettait à l'ennemi d'accroître sa production, ce qui ne faisait pas l'affaire des Alliés. Aussi les groupes de Résistance décidèrent-ils de venir en aide aux réfractaires et de favoriser le refus du travail obligatoire en Allemagne. De plus, il suffisait souvent de peu de temps pour passer de l'état de réfractaire au travail à l'état de clandestin dans la Résistance.

1942 fut une date importante pour l'éclosion et l'élargissement du maquis.

\*\*\*

## **Début dans la résistance civil...**

**Fin 1942.** Sa haine pour l'occupant n'ayant pas diminué et pour pouvoir continuer à échapper aux Allemands, Célestin cherche à proposer ses services dans la résistance. C'est ainsi qu'il sera mis en contact et recruté par un certain Constant Copette de Vedrin et ensuite avec Joseph Piret de St Servais. Tous deux faisant partie du Front de l'Indépendance qui deviendra plus tard le F.I.N. – Front de l'Indépendance Namur.

Ces derniers le chargent de missions de renseignement diverses et notamment de fournir avec le plus de précisions possible la quantité et la nature des munitions du dépôt de Vedrin et des forts désaffectés de Cognelée et d'Emines. Il se méfie pourtant de ces personnes, à tort, car il apprendra après la guerre à qui étaient réellement destinés tous ces renseignements. Il s'acquitte de ce travail de résistance civil qui ne lui plaît pas vraiment. Ce n'est pas ce qu'il veut faire, il préférerait rejoindre un groupe armé et se battre contre les Allemands et les rexistes.

Son voisin, Jean Marquet, au courant de ses intentions et un peu lassé de le voir occupé ses « dépendances » va lui offrir la possibilité d'assouvir ses désirs. Jusque-là Célestin ne le sait pas encore mais Jean Marquet qui est postier à Namur, fait partie du Groupe W de résistance civil, sous le code W40.

Après une mise au courant de certaines précautions à respecter, Jean Marquet va alors le mettre en contact avec le Groupe W. Il aura rendez-vous à Namur où il devra remettre à un agent, qui descendra d'un tram en marche à un endroit bien précis près de la gare, la moitié d'un billet de banque. L'agent, qui n'est autre que le chef du Groupe W, Albert L'Entrée (Bob – W0), aura l'autre moitié comme signe de reconnaissance.

Après ce premier contact, il sera présenté et logé quelques jours chez Willy Toussaint, directeur du Casino de Namur et également membre du Groupe W (W46). Le jour de son départ pour son rendez-vous, tant attendu, avec le groupe de résistance armée, Willy Toussaint lui remettra une somme d'argent pour ses premiers besoins et son déplacement. Célestin recevra également toutes les instructions nécessaires. Il devra se rendre à Vaulx (petit village près de Chimay) et y attendre, dans la grange d'une ferme bien précise, qu'on vienne le chercher.

Il y fera ainsi connaissance avec un premier agent du Groupe D de Sabotage Hotton, venu à sa rencontre, en l'occurrence Stan (André Van Glabecke).

## **Historique du Groupe W des postiers Namurois**

Les « Wés », comme étaient appelés les agents du Groupe W, avaient pris quasiment le contrôle de la poste de Namur grâce à neuf agents particulièrement actifs, sous l'autorité de Bob (Albert L'Entrée – W0) et avec la complicité du directeur régional (Marc Buchet). Les Wés avaient organisé le détournement de la correspondance allemande de la Kreiskommandantur (y compris la Feldgendarmarie), de la GFP (Geheime Feld Polizei), de la Werbestelle

(Bureau de mise au travail), de l'Honneur Légionnaire (groupement rexiste) et des domiciles particuliers des gestapistes repérés.

Les lettres étaient interceptées au triage, étaient ouvertes, sans être abîmées grâce à plusieurs techniques bien mises au point et ne laissant pas de traces. Seules les missives intéressantes dont les dénonciations à l'ennemi étaient conservées. Le reste saisi était soigneusement refermé et distribué normalement.

Ce procédé était judicieux car il évita longtemps de donner aux Allemands des soupçons sur la surveillance dont ils étaient l'objet. La réexpédition était d'ailleurs délicate et devait être opérée avec beaucoup de soin. Les Wés possédaient un jeu complet d'enveloppes de toutes teintes et de tous formats pour contrefaire l'enveloppe d'origine en cas de problèmes.

Une équipe volante allait alors déposer dans leurs boîtes postales de départ les lettres ainsi falsifiées. Elle disposait pour cette mission d'une puissante voiture de sport avec permis parfaitement en règles et de son chauffeur qui n'était autre que Willy Toussaint (W46) directeur du Casino de Namur.

Les personnes dénoncées par les lettres interceptées étaient ensuite prévenues par d'autres Wés, afin qu'elles puissent prendre les mesures de protection qui s'imposaient et ne fussent pas victimes de récidives de la part des dénonciateurs. Ces démarches accomplies par des gendarmes Wés s'avéraient très efficaces mais dangereuses.

Les centralistes complétaient l'action des PTT par l'écoute des communications téléphoniques des traitres, des suspects ainsi que des organismes ennemis lorsque ceux-ci employaient le réseau belge. Cette surveillance se révéla particulièrement payante dans les zones où les connexions entre les lignes des appelants et des destinataires s'établissaient manuellement par l'intermédiaire d'un opérateur.

Aux agents membres de la police judiciaire ou des brigades de recherche de la gendarmerie incombait la tâche de faire disparaître les traces révélatrices laissées éventuellement par les agents d'action après une opération.

Prévenus de chaque opération, ces agents tentaient d'arriver les premiers sur place avant les policiers ennemis, collaborateurs ou attentistes et brouillaient les pistes. Changement des douilles, effacement d'empreintes digitales, enlèvement de pièces à conviction oubliées, transcriptions tendancieuses de déclarations de témoins, déviation des recherches dans de fausses directions, etc...

Toutes les enquêtes sur les attentats terroristes du groupe D dans la région de Namur furent systématiquement sabotées par Albert Poelvoorde (agent W) inspecteur à la PJ et ses complices.

\*\*\*

## **Célestin incorpore l'Armée Secrète...**

**Décembre 1943**, Célestin devient membre de l'Armée Secrète et intègre le Groupe D de Sabotage Hotton. Groupe de résistance armée dans lequel il prendra désormais le surnom de Strangler. Il se retrouve donc en Thiérache à Vaulx près de Chimay avec pour mission de réarmer le groupe en reformation après les déboires que ce dernier avait connu à Manhay.

La tâche n'était pas insurmontable aussi bien pour les armes que pour la nourriture, la région étant un endroit très patriote. Ce réarmement s'avéra urgent car à son arrivée l'« arsenal » ne se composait que d'une carabine de chasse pour l'Afrique et d'un pistolet serbe de 14-18, d'un calibre inconnu chez eux.

Progressivement Strangler fait la connaissance des autres membres du groupe qui sont alors peu nombreux. Il récupère à Virelles un officier sous-marinier russe du nom d'Anatole Kouchnirenko, avec qui il converse en allemand, qui mènera la lutte en Thiérache avec eux.

Sa collecte d'armes se déroule bien et il fait aussi la connaissance d'un vieux curé de Lompret, dont il gardera longtemps le souvenir, qui va lui fournir une fameuse collection d'armes provenant d'un dépôt allemand qui avait été abandonné en 14-18. Il y avait notamment 2 armes automatiques à chargeur circulaire et crosse en bois, une grande caisse en bois remplie de cartouches de 9mm.

Et de bouche à oreilles d'autres armes françaises bien plus récentes qui avaient été abandonnées, viennent agrandir le stock. Toutes ces nouvelles armes firent le bonheur du groupe qui en avait le plus grand besoin.

Mais fin décembre la neige est tombée en abondance. La région des Hauts Marais jouit en effet d'un microclimat particulièrement froid et une fois tombée la neige y est tenace rendant leurs allées et venues par trop difficiles à dissimulés. Cette offensive hivernale concorda avec un appel de détresse du FIN (Front de l'Indépendance Namur) pour lequel la trésorerie a grand besoin d'être renflouée.

Le groupe quittera donc momentanément la Thiérache pendant l'hiver et rejoindra la région Namuroise où ils se réhabitueront à la lutte urbaine. Le groupe y entreprendra effectivement début 1944 quelques actions spectaculaires.

## **Historique du Groupe Hotton**

Le « comité de surveillance de l'ULB », qui deviendra par la suite « le comité de surveillance de Bruxelles », est créé en 1940 à l'initiative de Marcel Franckson (dit Oncle Nestor), ingénieur à la SNCB, de ses deux fils, Renaud, doctorant en Chimie et Marcel Jr, étudiant en Médecine. Le groupe de départ est composé de treize étudiants et anciens étudiants de l'ULB.

A l'origine organisation de propagande clandestine, le groupe passera ensuite à des opérations de renseignements et participe à des réseaux d'évasions de militaires britanniques.

Lors de la fermeture de l'ULB en novembre 1941, ses membres prendront le maquis et organiseront une série d'attentats à Bruxelles contre les collaborateurs et de sabotages des installations allemandes.

Début 1943, les membres du groupe feront l'objet de plusieurs arrestations et les rescapés se réfugieront en Wallonie. Différentes unités sont créées, comme le Groupe W à Namur, spécialisé dans l'interception de courrier et de communications téléphoniques de l'ennemi. Les principales actions directes sont menées au sein du Groupe D, dirigé par Marcel Franckson Jr.

Ces différents groupes travailleront en étroite collaboration avec le FI (Front de l'Indépendance) dirigé dans la région Namuroise par Arthur Cacheux (Alias Richard) pour se fédérer par la suite, tout en gardant leur identité et leurs spécificités d'actions, en FIN – Front de l'Indépendance Namur. Arthur Cacheux sera arrêté à Frameries le 21 avril 1944, Marcel Frankson père deviendra alors chef du FIN, en plus de ces autres attributions.

En juillet 1943, en accord avec le Ministère de la Défense Nationale Belge à Londres, le SOE (Special Operation Executive) proposa de créer une mission de sabotage dite « de harcèlement militaire » qui reçut le nom de code HOTON. Comme ce nom n'était guère écrit, il donna lieu à une variété de formes : OTON, OTHON puis HOTTON, comme le village. Malgré l'erreur, cette dernière appellation prévalut. Associés à cette mission, ils prendront alors le nom de Groupe D de Sabotage Hotton.

Le SOE (Special Operation Executive) fut créé en juillet 1940 par Winston Churchill. Cet organe était chargé de susciter et de développer la subversion, le sabotage et la guérilla dans les pays occupés.

Fin 1943, le Groupe D se réfugie en Thiérache (région autour de Chimay) et fonde le maquis de Chimay-Mariembourg qui s'installera à différents endroits dans la région, pour finir à Bruyls-de-Pesches. Les Allemands ont appelé cette fédération « Sabotage Und Widerstandgruppe Franckson » (Groupe de sabotage et de résistance Franckson). Le Groupe D mène une active campagne de sabotages, d'opérations de guérillas et d'attentats contre les Allemands, principalement en Thiérache et dans la région de Namur.

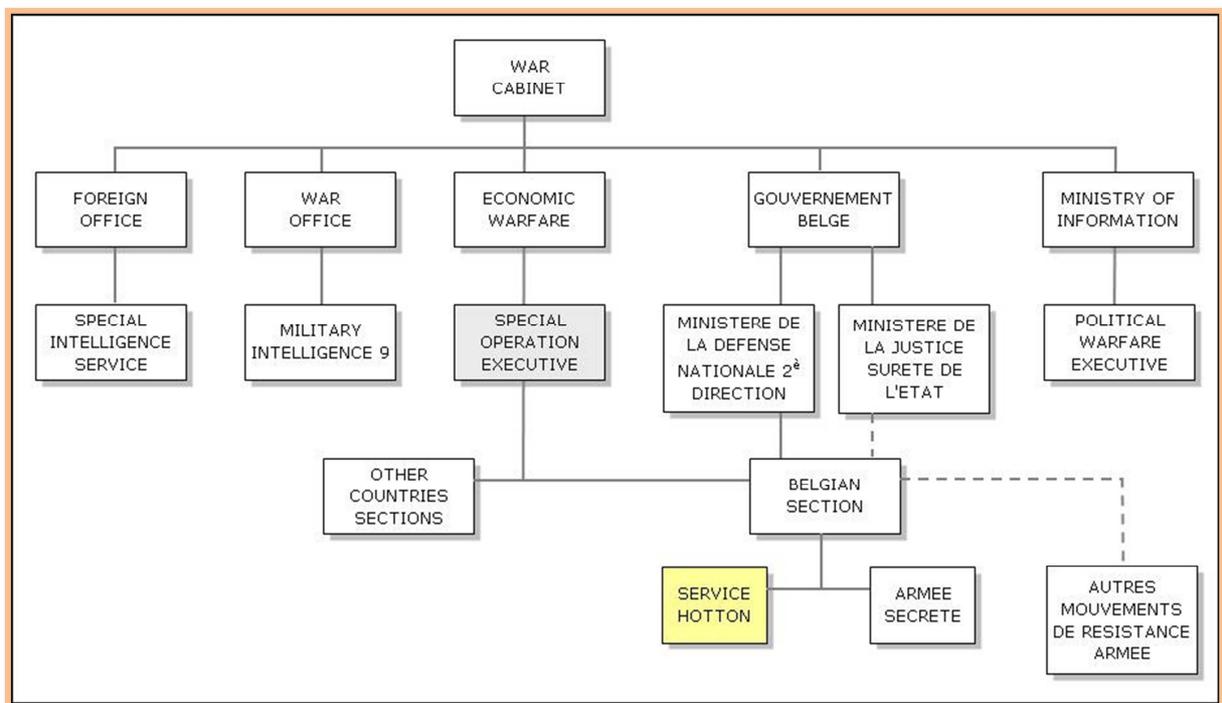
Début 1944, la direction de la mission HOTTON sera confiée à Albéric Maistriaux, ingénieur civil et Agent du Service Clarence, qui portera alors le nom de code « Hotton ». Il appliqua une méthode plus incisive que ses prédécesseurs, ralliant systématiquement et le plus rapidement possible des groupes existants déjà rompus aux opérations de sabotage et capables de s'intégrer dans un plan d'ensemble de harcèlement. Il y réussit en quelques semaines et put ainsi disposer d'équipes à Morlanwelz, dans la région de Chimay-Mariembourg, à Ottignies, Fosses, Eghezée, Namur, Melreux, Vielsalm, Liège et Bruxelles totalisant environ 350 résistants.

La mission fut épaulée au printemps 1944 par le parachutage en Belgique des 3 agents dits du « TEA Squad » de Londres. Ceux-ci devaient commencer des sabotages individuels, prendre contact avec le responsable du futur service ainsi qu'avec le réseau-radio de l'Armée Secrète et prospector les possibilités de recrutement d'équipes locales.

Marcel Franckson père, conseiller d'organisation du Service, est arrêté au château de Seron à Forville, ainsi que 4 de ses adjoints du Nord-Namurois, le 27 mai 1944. Il sera déporté à Buchenwald où il décédera le 7 janvier 1945.

Le Groupe D totalise 32 mois d'actions accomplies par 250 hommes et femmes. En plus de ceux morts au combat, 3 d'entre eux seront fusillés et 5 seront déportés (dont Célestin).

Place du Service Hotton dans l'organigramme de la guerre secrète à Londres et en Belgique occupée.



\*\*\*

**La gare de Namur sous haute tension...**

En ce début de l'année 1944, où il gèle à « pierre fendre », la majeure partie du groupe revenant de la Thiérache se trouve cantonnée dans la ville de Namur. L'O.C. (l'Organisation Civile) y est efficace et parvient à héberger Martial à la Plante, Spada chez Francine et Stan dans la maison voisine, chez les Druard. Kid loge chez Mme Simon, Tarras et Louis ont trouvé refuge à Jambes, Strangler à Profondeville et Mickey au « Panier Fleuri ».

Lors d'une réunion, Martial informe le groupe de la situation lamentable des finances de l'O.C. de Namur. Le dicton « l'argent est le nerf de la guerre » prend ici tout son sens.

Une importante sortie de fonds (600.000 F) avait été effectuée pour sauver trois de leur amis – Clephte, Renard et Stella – arrêtés dans les Ardennes en septembre 1943.

Il devient urgent de faire une opération « fric ». Comme ils n'ont pas encore bénéficié de la manne promise par Londres, une fois de plus, ils ne peuvent compter que sur eux-mêmes.

L'O.C. les informe d'une opération à exécuter à Cognelée. Celle-ci échoue et l'équipe rentre bredouille.

Peu après, le service « W » des postiers de Namur prévient Martial de l'envoi d'importantes sommes d'argent destinées aux sucreries de Tirlemont. L'opération est simple, **le 7 janvier 1944**, des postiers amèneront les sacs de courrier pour le train de Tirlemont. Il suffit, une fois ceux-ci déposés dans le fourgon postal de pénétrer dans le wagon et de récupérer les paquets cubiques contenant les billets de banques. Pour ne pas éveiller l'attention, il est recommandé de porter une casquette de cheminot.

Kid, Mickey et Stan sont chargés de l'opération. Strangler assurera la protection et la garde sur le quai. L'O.C. procure sans difficultés un brassard pour Strangler et deux casquettes, une pour Stan, l'autre pour Kid. Mickey se débrouillera et en trouvera une par lui-même.

Le jour « J » au matin, l'équipe se retrouve dans la salle des pas perdus de la gare de Namur, arborant, pour certains, leur nouveau couvre-chef.

Des facteurs sortent d'une porte de service en tenant sur leur dos de grands sacs postaux et parmi la foule, se dirigent vers les quais. Ils leur emboîtent le pas.

Deux facteurs traversent les voies et vont sur le quai où attend le train de Tirlemont et déposent leur charge dans un wagon de marchandises accroché derrière les voitures de voyageurs.

Dès qu'ils ressortent, Kid pénètre dans le fourgon et maîtrise le chef de convoi dans sa guérite-bureau, tandis que Strangler fait les cents pas le long du train.

Stan et Mickey entrent à leur tour et vont immédiatement vers les sacs, Kid rassure l'employé de la S.N.C.B. qu'il n'est pas dans leur intention de lui faire du tort pour autant qu'il reste tranquille, le canon du Luger étant très persuasif.

Pendant que Mickey l'éclaire avec une lampe-torche, Stan ayant prévu de prendre sur lui une lame de rasoir, fend le premier sac et bascule le contenu sur le plancher. Toutes sortes de lettres, petits envois et paquets jonchent le sol. Avec sa torche, Mickey recherche le paquet cubique. Stan en repère un et l'ouvre. C'est une boîte en carton contenant une pièce métallique. Une autre, le destinataire n'est pas de Tirlemont, encore une autre... Le temps passe !

Strangler, toujours de garde sur le quai, se pointe à l'entrée et chuchote : « Attention, deux boches de la Reichbahn arrivent ».

Abandonnant à leurs recherches, Stan et Mickey se collent contre la paroi du wagon, arme au poing, surveillant l'entrée à leur gauche. Kid se positionne dans le fond de la guérite et prévient le garde du train de ne pas broncher.

Ils entendent les deux boches parler bruyamment en allemand. Ceux-ci vont certainement passer un savon au chef-garde qui ne respecte pas l'heure de départ du train.

Le premier escalade la marche du fourgon, suivi aussitôt du deuxième. Mickey, qui a la gâchette facile, tire sur le premier, Stan abat le second.

Les deux Allemands s'écroulent quasi l'un sur l'autre. Le bruit des détonations est en partie couvert par l'entrée d'une loco sur le quai en face. Elle tire tout un train de permissionnaires allemands revenant de la mère-patrie.

L'opération « devises » est abandonnée. Prévenant le garde de ne pas bouger, Kid part vers l'entrée de la gare par où il est venu, quant aux deux autres, ils remontent le long des wagons pour sortir, comme prévu, au pont de la passerelle. Mais le train de militaires allemands les en empêche et ils décident de passer de l'autre côté, sous la rame de Tirlemont.

En entrant en gare, et comme tout touriste intéressé, les soldats de la Wehrmacht se sont mis aux fenêtres de leur voiture sans se douter de quoi que ce soit.

Afin de ne pas attirer l'attention, les deux amis progressent, sans courir, sur le large terre-plein qui leur fait face, traversent les voies du dépôt de marchandises où stationnent quelques wagons et où est stocké un important tas de charbon. Un « vaillant » garde wallonne, armé d'un fusil, fait les cent pas pour empêcher le petit peuple de puiser dans la pyramide de houille. Stan doit retrouver Kid et rejoindre sa planque à St Marc, quand à Mickey il se hâte vers le « Panier Fleuri ».

A la gare même, l'alerte est donnée. Le chef-garde a bien sûr signalé sa mésaventure à l'occupant, il « les » avait certainement « à zéro ». Si la réaction est rapide, elle laisse cependant le temps nécessaire pour permettre aux différents protagonistes d'échapper à la fureur teutonne.

Strangler portant son brassard vert avec le B des chemins de fer s'éclipse également entre les wagons sans trop attirer l'attention et passe de l'autre côté de la gare. Connaissant bien les lieux, il débouche face à l'Hôtel du Nord et rejoint tranquillement sa planque.

\*\*\*

## **Enlèvement des timbres de ravitaillement...**

**Le 19 janvier 1944**, bien au fait d'une faille dans le dispositif de sécurité, Strangler et la bande s'emparent, en attaquant un fourgon place du Théâtre au centre de Namur, de 35.000 feuilles de ravitaillement.

Une faible partie de celle-ci sera distribuée aux « illégaux » vivant dans des planques. Le reste fut négocié et alimenta leur trésorerie de plusieurs millions de francs de l'époque, c'est-à-dire de quoi couvrir leurs besoins jusqu'à la fin de l'occupation.

Cette action fut la plus importante « Razzia » de timbres de ravitaillement de la guerre. L'ennemi ne put jamais mettre la main sur ce trésor de guerre, mais par une ironie tragique du sort, l'aviation américaine les priva de plus d'un demi-million déposé dans un coffre de la poste de Namur et brûlé lors du bombardement de la gare et du quartier environnant le 18 août 1944.

Namur fut dévastée par cette terrible erreur des alliés qui fit 317 victimes, 216 blessés graves et des centaines de ruines en à peine quelques minutes.

## Rappel historique

La Résistance fut contrainte de se procurer des timbres de ravitaillement. Depuis longtemps déjà, elle s'en emparait, mais jusqu'à cette date, elle le faisait en vue de se financer. Par la suite, il s'agissait plus d'en obtenir pour nourrir des jeunes et les empêcher ainsi d'aller travailler pour les Hitlériens. Dans la région, le vol des timbres se faisait parfois avec la complicité du bourgmestre ou du secrétaire communal qui prévenait les maquisards de leur réception. Toutefois, afin de rendre la scène vraisemblable, tous les vols avaient lieu en présence de tiers qui, ignorant le secret, racontaient les faits, après coup, avec on ne pouvait plus de vérité, sans toutefois trahir les auteurs.

Par contre, le problème du financement se posa avec plus d'acuité. N'était-il pas normal de verser une indemnité à ceux qui refusaient de travailler afin de ne pas servir les desseins de l'ennemi ! Pour leur venir en aide (surtout après le 15 mars 1944 quand l'occupant proclama la levée en masse de tous les hommes valides), il fallait de l'argent, beaucoup d'argent. Plusieurs services s'en occupèrent : le Secours d'Hiver, Solidarité, Socrate, tous les mouvements de Résistance. Combien de Belges, surmontant ce sentiment de réserve qui empêche tant d'entre nous d'être des quémandeurs, multiplièrent les démarches pour se procurer les sommes nécessaires ? Ils ne reculèrent devant aucune rebuffade. Ils s'adressèrent à des industriels, à des banquiers... Et, chaque mois, ils entreprenaient auprès de leurs amis, la tournée traditionnelle, au cours de laquelle ils recueillaient de l'argent, des vivres... Des gens modestes rognèrent sur leur maigre budget, leur quote-part mensuelle. Au fur et à mesure que l'aide aux réfractaires s'organisait, les Allemands mirent en place un système de recherches et de sanctions de plus en plus draconien.

Les effectifs de la gendarmerie furent renforcés par l'apport du service de Zivilfahnders composé en majeure partie de traîtres à leur pays. Ceux-ci constituaient une pègre dont la mission essentielle était de traquer les patriotes. Ils étaient armés et soumis aux lois militaires allemandes. Les réfractaires arrêtés étaient envoyés dans les camps de rééducation en Allemagne.

Seule, l'autorité allemande pouvait permettre à un travailleur de rester en Belgique. Ce privilégié obtenait une carte de légitimation qui constituait le certificat d'exemption du service dans le Reich. C'était une sorte de carte d'identité délivrée aux citoyens dont la présence en Belgique était estimée légitime et nécessaire, par opposition à ceux qui n'occupaient pas une fonction indispensable et qui pouvaient donc être requis pour le travail obligatoire. La carte de légitimation était l'apanage des fonctionnaires effectifs, des pompiers, des policiers, des facteurs, des cheminots, des agriculteurs, des médecins et du personnel des entreprises dont la profession était considérée comme utile à la production. La Résistance parvint à détourner du service de ravitaillement, les listes des travailleurs restés au pays et qui recevaient des rations supplémentaires. Ces listes contenaient le nom de la firme et les noms, prénoms, numéros de carte d'identité des personnes travaillant dans ces entreprises. La possession de ces documents permettait d'établir, avec un maximum de certitude, les fausses cartes de légitimation pour les réfractaires. On opérait comme suit : on remplissait, au bénéfice du réfractaire, une carte au nom d'un des ouvriers repris sur ces listes et on reproduisait toutes les indications qui y figuraient.

Les timbres de ravitaillement furent fournis clandestinement et de façon permanente par les services communaux de la Résistance. Divers stratagèmes furent imaginés. On relevait dans les rues, tout espace ou terrain libre entre deux maisons, par exemple, là où il y avait place pour un numéro 12 et un numéro 14, entre les numéros 10 et 16 existants ; on prolongeait aussi les rues. Ainsi se procurait-on des centaines d'adresses fictives. On inventait des identités pour les « habitants » des maisons inexistantes, avec date de naissance, composition de la famille... On falsifiait également les plans de culture des fermiers. Ceux-ci apparaissaient comme cultivant plus de deux hectares, condition requise pour que leurs fils n'aillent pas travailler en Allemagne. Si le réfractaire vivait sous un nom d'emprunt, il lui fallait une carte d'identité correspondante. Ces cartes provenaient des administrations communales, par des complicités bienveillantes. Les cachets étaient subtilisés. Inutile de dire que, comme pour les cartes de légitimation, les noms et les adresses étaient irréelles. La résurrection des morts était fréquente à cette époque ! Le succès inespéré de toutes les ruses de la Résistance, véritable aventure de l'esprit, ne pouvait s'expliquer que par la constatation suivante : l'occupant manquait absolument d'imagination et n'a jamais compris que l'occupé en avait beaucoup...

\*\*\*

### **Implantation du Groupe en Thiérache...**

**Fin janvier 1944.** Tandis qu'une partie du groupe, Spada (Robert Van Gremberghe), Kid (Christian Mannie), Tarras (Joseph Druetz) et Louis (Louis Salmon) restait à Namur pour y rassembler des armes abandonnées par l'armée française dans la région d'Eghezée au cours de la bataille de mai 1940 et cachées par des sympathisants, Ulysse (Marcel Franckson) et Mickey (Jean Lejour) faisaient la navette entre la Thiérache et Namur.

Une équipe composée de Strangler (Célestin), de Stan (André Van Glabeke) et d'André (Jacques Loriaux) fut dépêchée à Chimay pour continuer à implanter le maquis en Thiérache et ultérieurement y accueillir le groupe au complet. Ils avaient trouvé refuge dans la baraque Mathieu au nord de Lompret.

Un officier de marine soviétique : Andreï (Anatole Kouchnirenko), caché dans la région et que Strangler avait recueilli, les avait rejoints.

Ils formeront le noyau de la future section de combat.

Il faisait glacial. Pour ne pas être repérés ils s'interdisaient de faire du feu pendant la journée. La nuit, afin de conserver le plus de chaleur possible sous des couvertures trop légères, les hommes couchaient l'un contre l'autre en chien de fusil. Pour se retourner, ils devaient le faire simultanément... Ils râlaient et riaient.

Des recrues les rejoignent et tout au long des semaines, une partie de leur activité, commencée par Strangler fin de l'année 1943, sera consacrée à la récupération d'armes, entre autres celles abandonnées par les français lors de leur retraite en mai 1940.

Mais rapidement se posa alors le problème de l'entreposage des armes et du matériel en général. A ce propos, Fernand Delporte, (Albert) chef du District de Chimay pour le FIN puis pour le Service Hotton les mis en rapport avec Julien (Honoré Jacquart). Cultivateur et maieur du petit village de Vaulx-St-Pierre, il entretenait la ferme familiale avec l'aide de sa femme et de son vieux père, tout cassé, surnommé « Grand-Père ». La situation idéale de sa ferme à quelques km de Chimay dans ce hameau perché en hauteur sur la rive droite de l'Eau Blanche avec à l'arrière de la grange un bois et un sentier qui dévale vers la rivière étaient autant d'atouts qui répondaient à leurs critères de sécurité.

Dès les premières rencontres avec Julien, Strangler et Stan réalisèrent la gamme des possibilités qu'il leurs offrait en ravitaillement, logement et parage de véhicules à l'abri des regards indiscrets. Cette dernière opportunité ne tarda pas à se présenter.

### **L'armement...**

Comme je l'expliquai plus haut, une de leurs tâches vitales fut de prendre possession de l'armement disséminé dans toute la Thiérache d'autant que dès que le groupe fut installé dans cette région et que ses premières actions témoignèrent à la population de l'existence de maquisards, les langues se délièrent et des dépôts clandestins furent renseignés de tous côtés.

Travail de longue haleine. Parfois les armes avaient été dissimulées isolément, parfois, au contraire, certains fermiers en avaient regroupé plusieurs dans une même cache.

Une fois les armes entreposées à Vaulx, qui devint donc rapidement le dépôt central, commençait un travail minutieux à répéter à chaque arrivage, leur vérification et leur remise en état. Toutes les armes étaient démontées, les différentes pièces étaient repolies si nécessaire, le tout était graissé et ensuite remonté. Les cartouches subissaient également une vérification minutieuse.

Cette tâche essentielle fut principalement effectuée par Stan, Strangler, Sylvain (Sylvain Anglicus) et leurs premières recrues. Elle s'avéra évidemment fastidieuse mais quel magnifique résultat ne donna-t-elle pas !

Plus d'une centaine de fusils principalement français furent ainsi récupérés dont une cinquantaine de mousquetons Berthier. Cette arme séduisit d'emblée les maquisards. Elle ne pesait que 5 kg et ne mesurait que 95 cm de long. Ce faible encombrement ne provoquait aucune gêne pendant leurs parcours dans les taillis.

### **Les véhicules...**

Le quasi-monopole de l'action du Groupe D sur une superficie de plus de 1.500 km<sup>2</sup> posa dès le début le problème de leurs déplacements. Il imposa la constitution d'un parc automobile et son alimentation en essence, denrée rare et surveillée à cette époque. Leur charroi fut alimenté par l'arrivée de nouvelles unités tant pour en accroître le volume que pour remplacer les véhicules hors d'usage ou détruits par l'ennemi. Leur parc automobile bénéficia de deux sources d'alimentation.

La première consista en des dons de membres de leur réseau ou de sympathisants enrageant à l'idée que leur cher véhicule pût être réquisitionné et utilisé par les Allemands. Pour éviter tous ennuis ultérieurs aux donateurs, ces cessions étaient toujours camouflées en vols avec plainte déposée auprès de la police ou de la gendarmerie belge qui, dans la majorité des cas, n'était pas dupe quand elle n'était pas complice. Ils héritèrent ainsi fin 1943 de la luxueuse Marmon V8 ...du patron des huileries Jettoises, Marcel Van Huyneghem. Puis en février 1944, Strangler et Stan enlevèrent la Ford Vedette V8 de leur ami Lucien Mathieu de Virelles, la veille du jour où il devait la livrer à l'ennemi. Peu de temps après ils enlevèrent la fourgonnette Ford V8 de Marcel Macq, boucher à Chimay qui assura partiellement le ravitaillement de viande du maquis.

Cette fourgonnette, rapide pour l'époque (elle atteignait les 130 km/h), était un de leurs enfants chéris avec la Marmon et une Plymouth 6 cylindres Sedan modèle 37 également cédée par un patriote. Après quelques adaptations et un blindage efficace, ces véhicules étaient parfaitement aptes à la confrontation avec d'éventuels poursuivants ou le mitraillage de véhicules ennemis qu'ils doublaient en leur faisant une queue de poisson.

Leur seconde source d'approvisionnement fut l'ennemi, ses organisations satellites et les collaborateurs vis-à-vis desquels leurs « prises de guerre » avaient valeur punitive aux yeux de la population.

Leur première « confiscation » toucha un collaborateur économique. L'enlèvement de sa Citroën traction avant 11CV donna lieu à une scène de ménage pittoresque, sa femme, patriote, tint absolument à remplir le coffre de la voiture de couvertures afin que « ces pauvres jeunes gens qui logeaient dans les bois ne souffrent pas du froid ».

Le deuxième enlèvement fut effectué au détriment de l'organisation pro-allemande dite des « Volontaires du travail », en février 1944. Par des intelligences dans la place, Kid avait appris qu'une camionnette Chevrolet contenant des outils, des couvertures et quelques pièces d'uniformes devait se rendre de Bruxelles sur un chantier près de Beauraing en empruntant la route de la Meuse entre Namur et Dinant. Au-delà de Pronfondesville, la Marmon, tapie, attendait sa proie. Queue de poisson classique, Kid, Stan et Strangler jaillirent de la voiture et obligèrent le chauffeur et son compagnon à prendre place dans la Marmon pilotée par Tarras, sous la garde de Spada arborant une mine patibulaire pour la circonstance. Pendant que la camionnette, papiers de bord en règle et menée par de faux volontaires du travail, Kid et Strangler, s'éloignait rapidement vers le sud, la Marmon prenait le chemin des écoliers vers l'ouest avec pour mission d'aller perdre les deux prisonniers dans la nature.

A un endroit propice, très éloigné de tout village, Spada dit à Tarras : « On les descendra après le tournant ». Aussitôt un des prisonniers d'une voix blanche timbrée d'un fort accent bruxellois s'écria : « Pitié, messieurs, j'ai une femme et des enfants, je ne suis pas rexiste, je me suis engagé comme VT pour ne pas aller en Allemagne ». Le second prisonnier abonda dans le même sens. Spada, pouffant de rire en comprenant la méprise, se contenta de leur lancer : « Stupides andouilles, on n'a jamais parlé de vous tuer, mais bien de vous libérer ». Une fois débarqués, sur injonction de Spada, ils firent demi-tour et

reprirent la direction de la Meuse. Gageons qu'ils ne furent rassurés que lorsque la voiture eut disparu de leur vue.

La prise suivante fut une camionnette réquisitionnée par la feldgendarmerie de Chimay et amenée pour réparation dans un garage de Macquenoise. Dès qu'elle fut remise en état, Arnold « El Voleur » prévint Stan que le fruit était mûr et prêt pour la cueillette. La nuit même, Stan, Strangler, Sylvain et Albert (Maillard) se rendirent au garage. Aucune difficulté mécanique ne s'opposa à leur intrusion, mais celle-ci déclencha une sorte d'alarme sonore générée par les hurlements de la locataire du premier étage tentant d'ameuter les voisins. La menace de tirer dans les vitres et de « foutre le feu à la baraque » firent aussitôt taire la mégère. La camionnette était peut-être bien réparée, mais refusa de démarrer. Il fallut la tracter avec l'aide de la Marmon. Le garagiste n'avait pas encore eu le temps de mettre l'huile dans le carter.

Le groupe eu l'occasion d'acquérir encore d'autres véhicules par la suite. Le parc ainsi constitué était un véritable musée de l'automobile des années 34 à 39. A l'exception des Citroën 11CV dont ils possédaient 2 exemplaires, toutes étaient des pièces uniques auxquelles il fallait ajouter 4 motocyclettes tout aussi disparates allant de la 250cc Royal Enfield à la moto-sidecar Terrot 500cc de l'armée française.

### **L'approvisionnement...**

Lorsque que Strangler et le groupe séjournèrent dans les bois de Lompret, ils bénéficièrent de l'aide directe organisée dans les environs de Vaulx par Julien Jacquart, magasinier de leur principal dépôt, ou dans la région d'Aublain par Georges Flandre, leur agent local, propriétaire de la ferme de la Galoperie.

Vers la mi-mars 1944, Lorsqu'ils changèrent de quartier et s'installèrent à Macquenoise, à l'extrémité ouest de la Thiérache belge, Arnold « El Voleur » (A. Jacquet), fermier au village voisin de Beauwelz prit en charge l'organisation du ravitaillement dans le secteur.

Plus tard, lors de leur concentration au Walestru, il était impensable de continuer à ce qu'ils soient nourris par des collectes locales. Ce travail aurait absorbé trop de temps dévolu à l'action directe alors que les va-et-vient des maquisards n'auraient pas échappé aux mouchards de la police ennemie et d'autre part, l'environnement eut été incapable d'assurer la subsistance du groupe dès que son effectif eut atteint la vingtaine. Enfin, les ruraux ne pouvaient fournir les vêtements et les couvertures nécessaires aux maquisards.

Ils décidèrent alors de remettre en place le système précédemment utilisé en abandonnant toutefois le dépôt central de Chimay à l'Institut des Sœurs de Ste Chrétienne au profit du dépôt de Vaulx chez Julien (Honoré Jacquart).

La farine, une partie du pain, des gaufres sèches à haute valeur énergétique, les pommes de terre et les salaisons étaient fournis par des fermiers sympathisants qui, pour la plupart, s'étaient engagés à des livraisons périodiques. Les vivres récoltés dans l'ouest du secteur transitaient par la ferme d'Arnold « El Cinsi » (Arnold Berlooz) avant leur transfert vers le dépôt de Vaulx, les livraisons de Lompret et d'Aublain y arrivant directement.

En outre, Madame Jacquart, panifiait et cuisait les excédents de farine de quoi compléter leurs besoins hebdomadaires en pain. A la différence des pauvres citadins voués au pain gris du ravitaillement officiel, contenant plus de son que de farine, ils ont toujours joui d'un pain blanc, au départ irréprochable. En effet, lorsque ce dernier arrivait en fin de stockage, ils l'embrochaient sur des baïonnettes et le faisait griller au-dessus du foyer. Abondamment beurrées, assorties de tranches d'oignons crus, ces rôties redevenaient très acceptables.

La viande fraîche ne pouvait évidemment pas suivre un circuit aussi lent que celui des farineux et féculents. Jusqu'en mai 1944, elle fut fournie et livrée directement chez Arnold « El Cinsi », au dépôt de transit de Chimay, principalement par Jean (Yvon Van Roos), boucher à Rance. En échange de livraisons périodiques, Strangler et l'équipe lui amenait de temps à autre un veau ou un cochon enlevé à des fermiers rexistes. Ces opérations d'intendance, par le groupe de combat, se justifiaient lorsqu'une force de « persuasion » était nécessaire en face d'un fournisseur récalcitrant.

Le beurre utilisé en quantités importantes provint jusqu'en juillet 1944 d'une réserve de 3 tonnes, enlevée en octobre 1943 avec la complicité des dirigeants et d'agents de la laiterie des Forges. Du stock conservé clandestinement dans des installations frigorifiques de Charleroi, des prélèvements périodiques furent dirigés vers le dépôt de Vaulx.

L'approvisionnement en légumes frais leur causa de gros problèmes. La Thiérache était une région d'élevage et non de cultures maraichères. Chaque famille de paysans entretenait bien un petit potager mais ne pouvait guère en céder une partie. Ils devaient se contenter des légumes déshydratés expédiés depuis les magasins de la SNCB à Liège-Longdoz qui arrivant à la gare de Chimay, transitaient par la ferme d'Arnold « El Cinsi » dont les terrains jouxtaient ceux du chemin de fer. Ils pallièrent cette absence de produits frais par la mise à disposition du groupe de comprimés de vitamine C dont le tas trônait sur une soucoupe au milieu de la table.

Le tabac, élément très important pour le moral des armées et du maquis, ne manqua jamais. Les usines Thomas Philipp de Cul-des-Sarts fit généreusement des dons réguliers de cigarettes, cigarillos et de tabac pour pipe. Les saisies douanières dont ils étaient informés par leur agent infiltré, fut une autre source d'approvisionnement. C'est ainsi qu'ils purent enlever à la douane de Momignies avec l'accord des préposés, une forte saisie de 500 kg de tabac. Cet enlèvement fut camouflé en vol avec effraction pour les disculper. Le tabac fut partagé entre maquisards et clandestins du District de Chimay.

Les difficultés que posèrent les quantités de victuailles à trouver chaque semaine peuvent surprendre mais non seulement ils devaient assurer les besoins d'hommes jeunes, en activité constante, mais ils devaient remettre en condition physique adéquate les recrues arrivant des zones industrielles et des villes où sévissait une disette particulièrement sévère pour les classes sociales défavorisées. A leur admission au camp, beaucoup de ces novices présentaient des signes évidents de malnutrition et Martial tenait beaucoup à ce qu'au bout de quelques semaines, ils aient repris un poids normal.

\*\*\*

## **« Radiation » de Nestor Poucet...**

**18 février 1944**

La « sécurité active » du groupe visait deux objectifs

1 – Démasquer les agents secrets des polices allemandes et principalement leurs indicateurs belges.

2 – Obtenir par infiltration, corruption ou capture de mouchards des informations sur l'étendue des connaissances que l'ennemi possédait sur leur réseau. Ils pouvaient ainsi espérer pouvoir prendre les mesures évasives qui s'imposaient.

Que fallait-il faire des agents ennemis démasqués ou gênants ? Les éviter et avertir les membres de leur jeu ne paraissait pas une solution réaliste, elle n'empêchait pas ces salopards de continuer à fouiner. Il ne restait guère qu'à procéder à leur « radiation » selon le terme employé par Albert Camus dans « L'Etat de Siège », radiation des listes de la population bien entendu.

Dans le District Chimay, un feldgendarme auxiliaire belge, un certain Nestor Poucet, inquiétait le réseau. Il avait déjà capturé plusieurs réfractaires, notamment lors de contrôles en gare de Chimay et interpellait beaucoup de gens, certains d'entre eux, en proie à la panique, risquaient de lâcher quelques bribes permettant de remonter jusqu'à leurs agents. S'ils voulaient éviter l'accident, il fallait qu'ils se débarrassent au plus tôt de ce traître dynamique.

Confiant dans sa force physique, ce dernier, un géant de près de 2 mètres de haut, opérait usuellement seul, en civil. Cependant, sa stature, ainsi que son sempiternel accoutrement – un blouson de cuir et un béret alpin – facilitaient grandement son repérage.

Poucet devint l'objet d'une surveillance attentionnée, ses déplacements étaient fidèlement rapportés au Cousic (René Leurquin, plombier à Chimay), un des adjoints d'Albert (Fernand Delporte, ingénieur, commissaire-voyer à Chimay), chef du District Chimay.

Début février 1944, Albert réclama une rencontre avec Stan (André Van Glabeke) afin de préparer la suppression du gêneur. Stan décida de s'y rendre accompagné de ses deux adjoints : Strangler (Célestin), son bras droit et André, tous deux agents d'action entraînés.

André, de son vrai nom Jacques Loriaux, âgé de 24 ans, candidat sous-officier de réserve, avait participé à la campagne de mai 40 dans une pugnace unité de Chasseurs Ardennais. Membre de l'Armée Belge des Partisans depuis le début 43, puis recherché, il avait dû se fondre dans la clandestinité.

La réunion au cours de laquelle se programme l'exécution de Poucet a lieu le 18 février 1944 à la ferme d'Arnold el Cinsi (Arnold Berlooz). Cet endroit était propice aux rencontres clandestines, situé à la périphérie de la ville, proche de la route de Couvin, il permettait d'y accéder discrètement.

De la discussion sur les voies et moyens, il apparaît rapidement que la gare de Chimay représente le site le plus favorable pour tendre un guet-apens. D'une part, Poucet y opère fréquemment, d'autre part, les terrains du chemin de fer, proches du Parc des Princes offrent des possibilités de retraite vers Virelles et ses bois.

La réunion se termine lorsque le Cousic y fait irruption pour annoncer que l'objet de l'attentat se trouve à la gare et y arpente seul la salle d'attente du train de Dinant ! L'occasion est trop belle pour la laisser s'échapper. Rapide conseil de guerre. Ils conviennent que Strangler, secondé d'André, suffisent pour mener l'opération à bonne fin. Il n'est, en effet, pas indiqué que Stan y participe, tant ses va-et-vient dans le secteur sont fréquents. En outre, un trio de jeunes gaillards passe plus difficilement inaperçu qu'une paire et pourrait mettre Poucet sur ses gardes. André insiste pour pouvoir « se payer la peau » du misérable. Les deux hommes ne gardent sur eux que leur fausse carte d'identité et quittent la ferme, leurs puissants 9mm en poche. Strangler, un Luger à canon long et André, un Browning G.P.

Arrivés dans la salle d'attente de la gare, les deux exécuteurs y cherchent en vain la silhouette de leur cible. Un agent du Cousic, présent dans les environs s'approche d'eux et leur susurre qu'il se trouve au café de l'Hôtel de France, face à la gare.

Les deux hommes s'y rendent, le colosse au blouson de cuir y prend un verre, debout accoudé au comptoir. La scène se passe en un éclair, André s'approche de lui, dégaine et lui tire, de côté et à bout portant, 4 ou 5 balles en pleine poitrine. L'incroyable se produit, Poucet ne tombe pas, il pivote, fait un pas en avant, saisit et tord le poignet d'André qui continue son tir.

Strangler a immédiatement réalisé qu'André s'est approché dangereusement du traître, dès qu'il voit André dégainer, il tente de sortir son Luger de sa poche, mais la hausse du pistolet s'accroche dans le tissu de la doublure et le retarde de deux précieuses secondes. A son tour, il peut alors arroser la poitrine de Poucet de 6 ou 7 projectiles. Le traître, quasi cisailé en deux, fait encore un pas en avant et s'abat sur André qu'il entraîne dans sa chute sans lui avoir lâché le poignet. Strangler, d'une force peu commune, saisit le mort par le revers de son blouson, le retourne et lui envoie à bout touchant une dernière balle en plein cœur.

Il est grand temps de s'esquiver, la caserne de la garnison allemande est proche, la douzaine de détonations a dû y être perçue. André couvert de sang, ne peut se relever, il se rend compte qu'au cours du corps-à-corps, il s'est grièvement blessé à la cuisse. Strangler essaie de l'aider, mais en vain. Dans la situation où ils se trouvent tous deux, il ne peut envisager de prendre le blessé dans les bras et de fuir avec lui. « Je suis fait, fiche le camp » lui dit André en lui tendant son G.P. Strangler, le cœur déchiré, emporte l'arme et abandonne son ami.

Le train de Dinant venait d'arriver à Chimay au début de l'attentat, la foule envahissait la place de la gare. Dès le début de la pistolade, les rares consommateurs s'éclipsèrent de l'Hôtel de France en criant joyeusement que Poucet se faisait descendre. Les badauds s'agglutinent sur la place, ils gênent la

retraite de Strangler. Celui-ci n'a pas de temps à perdre, il glisse un chargeur de réserve dans son Luger et tire en l'air. L'effet est immédiat, la place se dégage en un clin d'œil. Strangler enfile rapidement une ruelle menant au cimetière, saute plusieurs murs et aboutit, comme prévu, dans le Parc des Princes. De là, il gagne la ferme de Julien (Honoré Jacquart, maire de Vaulx, responsable de leur dépôt central d'intendance) à Vaulx où il attend Stan.

L'arrivée inopinée d'un véhicule le distrait de ses pensées maussades. C'est Kid (Christian Mannie) en uniforme des Volontaires du Travail (Organisme fasciste conçu sur le modèle des chantiers de jeunesse italiens, allemands et vichyssois), il amène une grosse camionnette Chevrolet appartenant à cet organisme d'Ordre Nouveau et saisie en début d'après-midi à Rivière par l'équipe de Spada (Robert Van Gremberghe, sous-chef du groupe)

Stan, impatient de connaître les résultats de l'attentat, décide de faire une incursion en ville. Sans arme, muni de ses faux papiers, il part en reconnaissance.

Arrivé à hauteur de l'Hôtel du Commerce, deux Citroën noires et deux camionnettes virent prestement devant lui et s'immobilisent sur le parking de l'Hôtel. Des civils et des gendarmes belges en jaillissent. Stan hâte le pas et se dirige vers la place des Ormeaux. Tout en marchant et sans savoir ce qui s'est passé avec André, il se pose des questions. L'attentat contre Poucet est-il déjà connu de la police ? Mais dans ce cas, que viennent faire des gendarmes belges et d'où peuvent-ils venir ? Les brigades de Thiérache ne sont, en effet, pas motorisées.

Il décide de regagner la ferme d'Arnold après s'être assuré qu'il n'est pas suivi. Le Cousic y est passé et a transmis un message oral relatif au drame de l'Hôtel de France. Stan apprend ainsi qu'André, grièvement blessé, a été transporté à la clinique du docteur Trigaux, Grand-Place à Chimay et que la Feldgendarmerie, alertée par le maire rexiste Lecomte, y est déjà descendue. Le Cousic a également signalé qu'il attend des informations complémentaires d'une infirmière (Mlle Renée Compagnie) de la clinique.

Stan enfourche son vélo et se rend à Vaulx où Strangler lui narre en détail l'attentat. Ils examinent alors le contenu du portefeuille d'André. Ils en sont atterrés, dans ses papiers, ils trouvent une fiche vierge de l'Armée Belge des Partisans qui aurait dû renseigner l'identité complète de l'intéressé, l'adresse de sa planque, le nom de ses références ainsi que son activité ! Comment un organisme aussi rompu à la clandestinité pouvait-il établir de pareils dossiers écrits en 1943 ? Comment un clandestin pouvait-il se déplacer porteur d'un tel document ? Pourquoi ne pas porter un pin's avec l'inscription : je suis un terroriste communiste.

Heureusement, Kid est là. La description de la capture burlesque de la camionnette des Volontaires du Travail (V.T.) à Rivière, détendit quelque peu l'atmosphère.

Ulysse (Futur Martial) averti des événements, se pointe en Thiérache deux jours plus tard. Il veut tenter de soustraire André à l'ennemi. Un terroriste capturé est

un futur condamné à mort, en outre, un blessé torturé devient un danger grave pour son réseau. Ulysse se rappelle trop bien le drame d'Oster et de Manhay en septembre 1943. Une opération de sauvetage ne peut évidemment se concevoir qu'en pleine connaissance de l'état du blessé. Un rendez-vous est demandé au docteur Trigaux.

Revêtu d'une blouse blanche au-dessus de son « costume bourgeois », Ulysse accompagne le docteur Trigaux dans sa clinique. Les deux hommes en blanc passent devant la sentinelle assise dans le couloir et pénètrent dans la chambre d'André.

Le blessé est d'une pâleur cireuse et sa respiration est courte et rapide. Il amorce un triste sourire en reconnaissant Ulysse.

-« Merci de venir me voir. J'ai fait le con »

-« Ne parlons pas de cela, l'essentiel est que tu t'en tires, tu vois qu'on ne te laisse pas tomber ».

Malheureusement le tableau clinique est des plus inquiétants, le verdict du chirurgien tombe : le blessé est inopérable et intransportable. Ulysse pense utile de préparer cependant une opération pour le cas où la situation se stabiliserait. Une réunion est arrangée.

Le 23 février dans la matinée, Kid et Ulysse quittent la grange de Julien à Vaulx à bord de la camionnette des V.T. mais celle-ci tombe en panne dans la montée vers Rance. Kid avise un véhicule venant de Rance et lui fait signe de stopper.



C'est une ambulance civile belge de laquelle jaillissent 4 feldgendarmes portant la casquette des Alpen-jägers (chasseurs alpins allemands) et ils arment leurs pistolets mitrailleurs. Le gradé s'enquiert du but de leur manœuvre. Kid lui explique la panne et le désir de son passager de regagner Chimay. « Impossible » rétorque le chef allemand, « nous sommes en mission, nous devons ramener un blessé à Charleroi ». Un « Auf Wiedersehen » clôture le bref dialogue.

C'est ainsi que Kid et Ulysse apprirent que les Allemands s'apprêtaient à kidnapper André malgré la gravité de son état. Tout plan de sauvetage devenait sans objet.

*Ci-contre : Carte d'Agent du Groupe Hotton*

Les Allemands passèrent outre l'opposition du docteur Trigaux, emmenèrent André qui fut interné à l'infirmerie de la prison de Charleroi. Il y décédera trois jours plus tard.

\*\*\*

## **Tentative de sauvetage de Spada...**

### **Mars 1944.**

Spada (Robert Van Gremberghe), Tarras et Louis furent fortuitement capturés à Jambe le 29 février 1944, pendant leur sommeil, au cours d'une opération visant leur logeur René Van Loo.

La veille en début de soirée, Spada se rendit à la planque de Tarras et Louis pour leur signifier une mission à exécuter quelques jours plus tard. Ceux-ci logeaient à Jambes chez les époux Van Loo, eux-mêmes membres d'un autre mouvement de résistance, le MNB. Spada souffrant d'une forte angine avait, malgré l'entorse à la règle, accepté l'invitation de Madame Van Loo à passer la nuit chez elle. Le 29 à l'aube, la SIPO qui réussit à pénétrer facilement dans la maison, les cueillit tous au saut du lit.

Ces arrestations par la Sichereits Polizei (SIPO – Police secrète formée de SS) de Dinant entraînent l'évaporation immédiate des autres membres du groupe, prévenus par un agent du groupe W. Par précaution ils changèrent de planque et de lieux de rendez-vous, et firent par la même occasion, avorter une tentative de l'Abwher (Service de renseignements et de contre-espionnage de la Wehrmacht) qui, renseignée par un traître infiltré au sein du groupe D, avait monté un vaste coup de filet pour la fin février.

Spada fut incarcéré à la prison de Namur et le groupe essaya par l'intermédiaire de complices au sein, notamment, des gardiens d'entrer en contact avec lui.

Mais c'est grâce à la complicité d'une jeune fille de 16 ans, Marguerite (Maguy) Trussart, qu'ils purent établir un contact avec Spada. L'arrière du domicile familial des Trussart donnait sur la face ouest de la prison et d'une fenêtre du premier étage, la vue portait, au-dessus du mur d'enceinte sur les cellules des étages supérieurs.

Au début à l'aide d'un carton blanc, ensuite avec les mains et du système Morse, cette jeune fille avait pris l'habitude de communiquer, de sa chambre, avec les détenus de la prison. C'est ainsi que Spada avait réussi à lui transmettre le message de prévenir certains membres du groupe. Le père Trussart pu joindre, par un intermédiaire de St Marc, une des personnes désignées par Spada.

Grâce à ce système, qui fonctionna entre autres pour d'autres résistants jusqu'à la libération, sans que la famille Trussart ne soit inquiétée, le groupe put communiquer avec Spada.

Dans un premier temps, avec le groupe de Namur de l'Armée Belge des Partisans, ils programmèrent un coup de main sur la prison de Namur afin d'en libérer les patriotes détenus. Après enquête minutieuse, ils durent admettre leur incapacité à réussir.

Ils envisagèrent alors la destruction de son dossier à la SIPO de Namur. Ils entrèrent en relation avec une femme originaire des cantons rédimés et

maitresse d'un Allemand employé à la prison. La rencontre avec cette femme avait été prévue dans un café au coin de la rue principale de Jambes.

Une partie du groupe de combat installée au maquis de Lompret, Strangler et Stan, est appelée en renfort à Namur. Le jour J, Mickey et Stan suivent leur chef Martial tandis qu'il pénètre dans l'établissement. Stan ressent l'affreuse impression qu'il pénètre dans la gueule du loup. Mickey et lui s'attablent près de la sortie.

Dehors, Strangler a choisi de guetter sur le trottoir d'en face tandis que Kid veille également en contemplant innocemment les vitrines.

Les deux acolytes de Martial feignant la joie de retrouvailles devant une chope examinent à la dérobée le public présent. Au centre de la salle, leur chef discute avec une dame. Des clients sont attablés – amis ou ennemis ? Il est difficile de se forger une opinion ! De toutes manières, Stan et Mickey sont attentifs à protéger Martial, leur « artillerie » prête à entrer en action.

A peine ont-ils le temps de finir leur verre et de payer la consommation qu'ils le voient se lever et partir. Quelques secondes d'attente pour ne pas se découvrir...deux consommateurs quittent également leur table. Les deux gardes du corps se lèvent aussitôt mais sans précipitations et leur emboîtent le pas d'une façon ostensible leur faisant comprendre qu'ils sont l'objet d'une sérieuse surveillance. Tandis que leur attention se concentre sur les deux gestapistes, Martial s'est évaporé.



Au même moment, Strangler et Kid repèrent deux autres individus semblant se décoller des façades et puant le flic à plein nez. Mains dans les poches, les deux compères leur annoncent clairement la couleur.

Les quatre individus comprenant à leur tour qu'ils sont tombés dans une souricière tentent deux par deux d'échapper à la filature. La traque se poursuit implacable jusqu'au centre de la ville où les terroristes s'évanouissent brutalement.

*Ci-contre : Strangler photographié fortuitement rue de Fer à Namur en 1944. La main droite dans la poche...Prêt à intervenir.*

Ils ne surent jamais le rôle exact joué par cette intermédiaire douteuse, le dossier de Spada fut effectivement égaré contre le paiement de 200.000 F. Avait-elle agité en honnête entremetteuse ou fut-ce une ruse du SD (SicherheitsDienst – Service de sûreté dépendant de l'organisation SS) pour les appâter ? Cette manœuvre fut inutile, elle ne donna qu'un répit d'un mois à Spada, à la fin duquel son instruction recommença.

En 1947 ils apprirent le motif supplémentaire de leur échec. En marge de l'instruction de la SIPO, l'affaire était également connue de l'Abwehr grâce aux informations fournies par ce bon « Monsieur Albert », ce fameux traître (Jean-Baptiste Guiot, alias Roch ou Mr. Albert) infiltré au sein du groupe D.

Ce genre d'action fut par la suite abandonné car les risques encourus étaient disproportionnés par rapport au maigre résultat.

\*\*\*

### **Récupération d'armes au château de Marlagne...**

**Le 7 avril 1944**, Strangler, Stan et Kid furent chargés d'aller récupérer un stock important d'armes entreposées dans un souterrain du château de Marlagne à Wépion.

Dès que le F.I.N (Front de l'Indépendance Namur) fut implanté dans le canton d'Eghezée, commença la pêche aux armes cachées. Elle fut fructueuse et permit à l'équipe de Spada d'organiser dans ce secteur en janvier et février 1944 deux expéditions de ramassage. Le matériel récolté fut entreposé dans une dépendance du domaine de Marlagne près de Wépion. Il aurait dû être rapatrié vers la Thiérache en mars 1944 avec l'équipe qui était restée à Namur en début d'année. Malheureusement la capture de Spada, Tarras et Louis à Jambes le 29 février 1944 anéantit le projet. Par précaution, le matériel fut immédiatement déplacé dans le souterrain du château de Marlagne et placé sous la garde de Ticket (Charlot Jacoby) qui y logeait.

Ce trouvaient également dans ce souterrain les armes récoltées en Thiérache en décembre 1943, qui y avaient été amenées pour l'hiver, ainsi que des fusils, des grenades et des bouteilles incendiaires au phosphore fournies par le groupe d'Eghezée à Strangler.

Ils quittèrent Vaulx avec la camionnette volée aux Volontaires du Travail en février 1944, déguisés avec des uniformes de ces derniers, vidèrent le dépôt puis prirent le chemin des écoliers à travers l'Entre-Sambre-et-Meuse pour regagner leur base qu'ils atteignirent sans encombre.

La camionnette et son précieux chargement furent cachés dans la grange d'Honoré Jacquart, bâtiment séparé de la ferme proprement dite par un sentier boisé dévalant vers la route qui longe l'Eau Blanche jusqu'à Lompret.

Le ramassage des armes se faisait la plupart du temps en voiture, chaque sortie était une véritable expédition armée permettant aux maquisards de s'entraîner au travail d'équipe, d'aiguiser leur attention et la rapidité de leurs réactions. Les rencontres avec l'ennemi étaient toujours à craindre comme le montre la traversée de Chimay ci-après.

\*\*\*

## La traversée de Chimay...

**Le 21 avril 1944**, Strangler (Célestin) et l'équipe avait visité des fermes amies (renseignées par leur agent local) dans la région de Macquenoise – Momignies pour récupérer du matériel de guerre abandonné par la IX<sup>ème</sup> armée française en mai 1940 et soigneusement caché par la population locale depuis bientôt 4 ans.

La mission avait été fructueuse : des fusils, des mousquetons, des grenades et des cartouches de 1Kg de mélinite en boîtes étanches galvanisées avaient été récupérés.

Le soir, ils avaient rejoint la ferme isolée de leur agent local à Beauwelz, Arnold Jacquet, pour y passer la nuit. Arnold était un de ces agents territoriaux hyperactifs, s'occupant de recrutement pour le groupe, de récupération d'armes, de collectes de vivres et de renseignements tant sur les collaborateurs que sur les Allemands, allant même jusqu'à guider les maquisards lors d'actions dans son secteur. De plus, sa maison était un de ces havres de sécurité où les agents en mission trouvaient toujours le gîte, le couvert et l'accueil joyeux et amical d'Arnold et de sa femme Maria. Bien que fermier lui-même, il avait insisté pour que son nom de guerre fut « Arnold li voleur », car disait-il malicieusement en patois de la région « maintenant les fermiers sont encore plus voleurs que les voleurs. »

Le lendemain **22 avril**, à la pointe du jour, il se rend chez en voisin et téléphone à la centrale de Chimay : la région est calme, aucun mouvement de troupe ni barrage routier allemands ne sont signalés.

L'équipe peut tranquillement savourer une tasse de vrai café, privilège rare à l'époque et préparer à l'aise leur retour au camp de Lompret. Ils disposent de la Marmon, superbe limousine des années 32/34 équipée d'un moteur de 8 cylindres en ligne qu'un de leurs agents de Bruxelles, Marcel Van Huyneghem dit « Clairon » leur avait offerte moyennant un simulacre de vol.

Les explosifs et les grenades sont mis à bord : Bébert (Robert Majois) chauffeur expérimenté se met au volant, Strangler, chef d'équipe, prend place à ses côtés, muni d'un pistolet FN 9mm modèle G.P. Andreï (Marin russe évadé) et Constant s'installent face à l'arrière avec un fusil-mitrailleur français dont il suffit de passer le canon à travers la lucarne arrière dépourvue de vitre pour déclencher le tir sur d'éventuels poursuivants. Les routes paraissent sûres, Strangler décide de regagner les bois de Lompret en traversant Chimay. Par malheur pour l'équipe, les Allemands avaient programmés pour la matinée du 22 avril, une vaste opération coup de poing dont le but était double : d'une part, s'emparer de 8 aviateurs américains (1) en attente d'un retour vers l'Angleterre, que la famille de leur agent, Florent Simon, avait installés dans une cabane du bois de St-Rémy, non loin de leur ferme et dont la présence avait été dénoncée à la police allemande ; d'autres part, terroriser la population de Chimay, jugée trop favorable à la cause alliée, en procédant à un bouclage de la ville, avec ratissage et arrestation de notabilités suspectées de sentiments antinazis.

Les Allemands avaient, comme on dit familièrement, mis le paquet. Ils avaient mobilisés :

- la compagnie des traîtres russes de Vlassow, gens de sac et de corde, s'intitulant « Ruskaia Oslobodanskaia Armée », c'est-à-dire Armée Russe de Libération, cantonnée à l'Hôtel St Roch à Couvin et dont les initiales portées sur l'épaule en alphabet cyrillique étaient P.O.A.
- les garnisons de Chimay et de Mariembourg.
- et en plus des renforts venus de Charleroi sous forme de feldgrau, de membres de la garde wallonne (2)
- et pour finir des membres de la milice rexiste aux sinistres uniformes noirs.

Tout ce beau monde était bien entendu accompagné de feldgendarmes, membres de la police militaire secrète (G.F.P.) et de gestapistes en civil. En tout un millier d'hommes pour capturer 8 aviateurs non armés et arrêter une trentaine de civils sans défense. La mission des P.O.A. était d'investir le bois de St Rémy et la ferme Simon pour s'emparer de leurs occupants.

A bord de la Marmon, le trajet de Beauwelz à l'entrée de Chimay se passe sans incident.

Arrivé avant le dernier tournant de la route de Salles qui masque l'entrée au lieu-dit « La Bouchère », Constant quitte la voiture pour regagner à pied son domicile de l'autre côté de la ville. Il est essentiel en effet, que n'étant ni réfractaire ni recherché, il ne soit pas reconnu par des Chimaciens dans une voiture à essence, d'un modèle rare, au milieu d'un groupe de jeunes qui ne peuvent, à cette époque, facilement passer pour de paisibles touristes. Son camouflage de respectabilité est d'autant plus important qu'en plus de participer depuis le début de l'année aux opérations du groupe dans la région, il a conservé une activité de liaison et de renseignement pour laquelle sa possibilité de circuler librement et sans risque en cas de contrôle, s'avérait très utile.

La Marmon se remet en route mais à peine a-t-elle franchi le tournant qu'elle tombe sur un barrage de 4 Allemands qui lui intiment l'ordre de stopper. Bébert feint d'obtempérer, ralentit, repasse en seconde, puis arrivé près d'eux fonce en écrasant le champignon. Les Boches n'ont que le temps de sauter sur le côté et ne peuvent ouvrir le feu peu nourri et inefficace qu'après le passage en trombe de la voiture. Hélas, ce premier barrage n'est qu'un hors-d'œuvre ; la place de la Bouchère et la rue du 11 Novembre qui la prolonge grouillent littéralement de Boches et de gardes wallonnes alertés par les premiers coups de feu.

Strangler saisit son G.P. dont le chargeur de 14 cartouches va lui être utile. Il aperçoit à temps un allemand braquant sa mitraillette... La première dragée de 9 mm l'atteint en pleine poire et le culbute, visage éclaté. C'était l'ennemi le plus dangereux, les autres n'ayant que des fusils. Mais pendant qu'il vide son chargeur surtout vers le milieu et la droite de la chaussée, une balle partie de la gauche, troue le capot ainsi que le tableau de bord et se loge profondément dans le ventre de Bébert. Au moment même, sous la tension liée à l'action, Bébert ne sent rien et continue à foncer à toute allure dans la rue qui descend en forte pente vers l'Eau Blanche avant le tournant à angle droit menant à la place du Faubourg.

L'ennemi, maintenant, tire de partout, de l'avant comme de l'arrière. Andrei, à l'arrière, a saisi son pistolet, mais celui-ci lui est arraché des mains par une balle. Strangler, n'entendant pas le F.M. se retourne et voit Andrei les mains vides, désarmé ; « Ton F.M. ! » lui crie-t-il. Andrei, galvanisé, saisit alors son arme et se met à tirer. La première rafale envoie au pavé un vert de gris et un bleu (pour ne pas faire de jaloux) ; Andrei se met alors à balayer la rue d'un côté à l'autre pendant que la Marmon continue sa descente à vitesse croissante. Il ne faut pas être expert en balistique pour différencier le bruit d'une mitrailleuse de celui d'une mitrailleuse, et dès le début du tir, la majorité des ennemis se jette à terre, pas toujours assez rapidement. Andrei à l'impression que sa dernière rafale en a encore cueilli un ou deux, ce qui lui fait pousser un féroce cri de joie. Le tournant approche à toute allure, il est raide et Bébert doit freiner et rétrograder de vitesse.

C'est à ce moment qu'il pousse un hurlement de douleur, lâche le volant et s'effondre. Strangler, de sa place, empoigne le volant, écrase l'accélérateur de son pied gauche et parvient à guider le bolide à travers Chimay, sur les indications de Bébert qui souffre horriblement mais a gardé toute sa conscience. La traversée de Chimay leur paraît interminable, heureusement le passage à niveau est ouvert, aucun autre barrage ne se présente sur la route et la voiture « tient ». C'est Bébert qui recommande à Strangler de prendre la route de Bourlers et celui-ci parvient à négocier le tournant sur deux roues, dans la position inconfortable qui est la sienne. Heureuse décision, car aussi bien sur la route de Virelles (itinéraire initial) que sur la chaussée de Couvin, des barrages sont en place et une nouvelle rencontre aurait été fatale à nos trois camarades.

Un km plus loin, plus au calme, Strangler s'installe plus confortablement et gagne à 3 km de là les bois de Bourlers qu'il connaît bien pour y avoir séjourné. Il arrête la voiture dans un chemin de campagne, en bordure du bois, prend le blessé dans ses bras et va l'allonger près d'un taillis touffu, à bonne distance de la route. Andrei et lui reviennent ensuite à la Marmon et cachent les explosifs dans un buisson. Ils gardent le F.M. et les grenades pour la défense en cas de poursuite qu'on aurait pu croire inévitable.

La situation est critique, le blessé est là, sans soin, sombrant en état de choc et geignant de douleur. Il faut prévenir Stan ou Martial pour organiser leur secours. Mais où aller ? Gagner le camp de Lompret aurait pris plus de 3 heures de marche et nécessité la traversée de la grand-route Couvin-Chimay située en rase campagne, sans le moindre bosquet de protection. Impossible ! Prévenir soit Albert (Fernand Delporte), soit Arnold « li cinsi » (Arnold Berlooz), soit Constant dont le domicile se trouve à la limite de l'agglomération, côté Couvin ? Strangler y pense, mais devrait pour cela pénétrer à nouveau dans la ville. Ce qui serait un véritable suicide.

Constant qui avait quitté le groupe quelques instants avant et s'apprêtait à terminer son chemin à pied, entend le bruit de la fusillade. Il s'approche avec précaution pour apercevoir sur la route un barrage de quelques Allemands mais plus de trace de la voiture. Il rebrousse rapidement chemin et rentre chez lui pour apprendre par sa sœur Suzanne qui revient justement de Bourlers où elle est allée au « ravitaillement » dans une ferme du Lohant, qu'elle a vu une voiture abandonnée dans un chemin de traverse à la lisière du bois de Bourlers et a reconnu la Marmon. Malgré sa crainte de voir surgir des Allemands, elle s'en

est approchée prudemment. Elle a trouvé la voiture vide, avec des traces de balles à l'arrière, du sang sur les coussins avant et la clef de contact au tableau de bord. Grâce à cette rencontre providentielle, Constant peut partir, certain de retrouver rapidement ses camarades.

Il prend son vélo et arrive à la voiture vide. Ses camarades se sont réfugiés dans les bois avec certainement un blessé. Après avoir fouillé le bois, il revient sur la route de la Trappe et tombe enfin sur Strangler enfin soulagé car ne voulant pas abandonner Bébert, blessé et craignant toujours l'arrivée des Allemands, il ne savait que faire. Ils rejoignent Bébert qui souffre beaucoup mais qui est toujours bien conscient. Son état paraît grave et il est urgent d'organiser des secours. Constant repart et contact en premier lieu l'agent local de Bourlers pour qu'il apporte des vivres et des couvertures puis revient à Chimay où il prévient Martial qui est justement en réunion chez le docteur Laloux, puis Albert et enfin le camp. Tout est mis en place pour organiser le sauvetage de Bébert et l'enlèvement de la Marmon, dont la présence au bord du bois risque tôt ou tard d'attirer l'attention de l'ennemi, lequel curieusement, semble n'avoir entamé aucune recherche pour retrouver les « terroristes ». Sans doute les ont-ils estimés un peu trop dangereux.

Il est déjà tard quand ils retrouveront Strangler, Robert et Andrei qui les attendent avec l'inquiétude que l'on devine. Le Dr Maufroid les accompagne et prodigue les premiers soins à Bébert qu'ils transportent ensuite vers la clinique de Chimay. Une seconde voiture prend en remorque la Marmon qui miraculeusement paraît n'avoir pas souffert, malgré une vingtaine d'impacts de balles.

A la clinique de Chimay, Bébert est opéré par le Dr Trigaux qui obture les perforations intestinales et nettoie de son mieux le péritoine. Mais au 3<sup>ème</sup> jour de l'opération, il faut l'évacuer, les Allemands ayant eu vent qu'un terroriste avait été blessé lors de l'engagement du 22 et devait être soigné dans la région. Bébert est alors amené chez Arnold « li voleur » à Beauwelz. Mais des signes évidents de péritonite se développent, il est alors transféré clandestinement dans une clinique privée de Charleroi et isolé dans la section « maternité ». Il sera ensuite ramené et caché dans la région de Macquenoise où il trainera une convalescence longue et douloureuse. Il se remettra lentement sans jamais recouvrer complètement la santé.

Pour Strangler, la traversée de Chimay sera son avant-dernier exploit avant son action d'éclat d'une audace folle réalisée avec Mickey, à Salzinnes, quelques jours plus tard.

Andrei, le marin russe, plein de poésie et leur déclamant régulièrement du Pouchkine, fit une ode en vers sur la traversée de Chimay, qu'il leur récitait avec emphase dans les jours suivants. Les seuls mots qu'ils comprirent furent Bébert, Strangler, Niemets (Allemand), Chimay, Partisanski, et faschisti.

Andrei était très attaché à Strangler et quand les Allemands l'arrêtèrent le 10 mai 1944, Andrei en fut profondément touché et il quitta le groupe pour rejoindre des évadés russes cachés dans les environs.

Cette « Traversée de Chimay » valut à Célestin une « Citation à l'Ordre du Jour » par le Lieutenant-Général Pire, Commandant l'Armée Secrète. Ainsi que la Croix de Guerre 1940-1945 avec Palme et la Médaille de la Résistance Armée.



Ci-dessus : Citation à l'Ordre du Jour par le Lieutenant Général Pire – Commandant l'Armée Secrète. - (Détail)

- (1) Ces 8 pilotes américains seront capturés et exécuter le même jour au Bois de La Champagne à St Rémy par des collaborateurs et des Allemands tandis que les patriotes qui les hébergeaient et les ravitaillaient furent dénoncés et envoyés en Allemagne. Une partie de ces aviateurs provenaient du B-17 « Susan Ruth » qui s'était écrasé à Macquenoise, au lieu-dit « La Distillerie » le 8 février 1944.
- (2) Cette garde wallonne était composée de mercenaires sans foi ni loi, soit désireux d'éviter le travail obligatoire en Allemagne, soit recherchés pour des délits de droit commun, qui se chargeaient d'exécuter les basses besognes de l'occupant.

\*\*\*

## **Elimination des assassins de François Bovesse...**

**Le 6 mai 1944**, avec un autre agent de l'A.S. de Chimay (Mickey), Strangler (Célestin), alors chef de section, reçoit l'ordre d'éliminer les Gestapistes anversoises qui avaient, quelques temps plus tôt, assassiné François Bovesse.

L'interception de ceux-ci eut lieu au numéro 12 de la rue du Belvédère à Salzinnes dans une maison particulière, après un échange de tir au pistolet et se solda par la mort des 2 gestapistes. Un troisième membre de la SIPO, non prévu, qui les accompagnait fut lui grièvement blessé.

Le groupe de Chimay avait été prévenu et appelé par Bob (W0) chef du Groupe W de Namur et les gestapistes à exécuter s'appelaient: Wolff et Heinemann de la SIPO (Sichereits Polizei – Police secrète formée de SS) d'Anvers.

Deux des gâchettes du groupe, au sang-froid imperturbable, furent envoyés à Namur : Strangler et Mickey

Comme toujours, les Wés avaient parfaitement effectué leur travail de renseignements. Grâce aux observations de Félix (W11 - Robert Ciparisse), logé pour la circonstance dans un immeuble faisant face au domicile des deux gestapistes, ils connaissaient leurs horaires de travail et l'heure régulière à laquelle ils réintégraient leur piaule. En outre, les Wés entraînaient les deux agents dans une reconnaissance des environs et des lieux.

Le jour « J » Félix signala aux deux agents que les deux individus avaient quittés leur domicile à 14 h. Le guet-apens pouvait commencer et les deux agents se rendirent à l'adresse voulue.

Mickey et Strangler avaient l'ordre de se présenter les mains ballantes, surtout pas en poche et faire en sorte que les armes ne soient absolument pas apparentes sinon, s'ils étaient présents, les Gestapistes ouvriraient le feu, sans se poser de question, étant en permanence sur leurs gardes et s'attendant à voir des revolvers.

Un des hommes logeait à l'étage avec sa bonne amie et Strangler avait eu comme consigne d'éviter de tuer la femme si elle se présentait avec.

Mickey avait en main un document attestant qu'ils faisaient partie de la Gestapo de Tournai.

Ils sonnent à la porte du n° 12 de la rue du Belvédère et c'est un homme d'une cinquantaine d'années, le propriétaire de l'habitation, qui vient leur ouvrir. Ils demandent alors si c'est bien à cette adresse qu'habite Mr X. Sans attendre la réponse, Strangler entre et fonce en pointant son pistolet, un Mauser à double action, sur le ventre de l'homme. Il l'immobilise sans lui demander de lever les mains pour ne pas éveiller de soupçons chez les voisins d'en face. Mickey entre à son tour et referme la porte d'entrée derrière eux.

Ils sont face à un long couloir au fond duquel il y a la cuisine où ils bâillonnent et ligotent le vieil homme sur une chaise. Strangler y prend place également et perd un instant Mickey de vue qui est allé se dissimulé dans la première pièce à côté de l'entrée. Les deux agents sont prêts à intervenir.

Soudain Strangler entend la porte d'entrée s'ouvrir, de forts bruits de pas et Mickey qui crie : « Levez les bras » (signal convenu avec Strangler) et qui tire aussitôt plusieurs fois. Strangler se précipite alors vers l'entrée, aperçoit un des hommes qui est tombé dans les escaliers et l'exécute directement de deux balles dans la tête. Un deuxième est par terre qui gueule, blessé au ventre ou à la poitrine, il tente de se relever et d'ouvrir la porte d'entrée mais subit, de la part de Strangler, immédiatement le même sort que le premier. Le troisième qui n'avait pris qu'une balle, s'était évanoui ou feignait de l'être. Plus le temps de s'occuper de lui, Mickey lui avait pris son 6.35mm et il était temps maintenant pour les deux agents de quitter au plus vite la maison. Ils remirent leurs armes en poches et quittèrent les lieux avec l'air étonné de gens interloqués par des bruits anormaux et s'éclipsèrent tranquillement.

Les hommes abattus venaient de la SIPO d'Anvers. Les deux SIPO les plus importantes étant celle de Dinant qui s'occupait des maquis et celle d'Anvers qui s'occupait plutôt d'espionnage.

Le 30 janvier 1944, le dénommé Edgard Gignot, sinistre recruteur, chef des rexistes Namurois, fut abattu, à son domicile à Auvelais, par Pierre Gérard (fusillé le 16 juin 1944 à Flawinne), membre des « Partisans Armés ».

Ayant eu connaissance des exactions de la résistance à Namur, ces gestapistes étaient venus prêter main forte aux rexistes namurois qui avaient projeté en représailles, d'éliminer 10 personnalités namuroises, dont le bourgmestre de l'époque Louis Huart, Toussaint Willy, etc...

Mais seul François Bovesse, qui avait été démis de ses fonctions de Gouverneur de Namur par l'occupant, fut assassiné le 1<sup>er</sup> février 1944.

\*\*\*

## **Arrestation et déportation...**

**Le 10 mai 1944**, Célestin sera arrêté à l'Auberge des Collets à Wépion, par la « Geheime Feld Polizei » de la rue de Stassart à Namur dont le chef était l'adjudant Taschener.

La gérante de l'auberge, Wilmet Marie ainsi que son mari, Benjamin Paul, seront également arrêtés.

Après la mission de Salzinnes son ami Mickey (Jean Lejour) était retourné à Chimay ainsi que les armes utilisées (celles-ci ne voyageant jamais directement avec les agents), Strangler avait reçu l'ordre de s'y réfugier et d'y attendre du matériel militaire venant du Front de l'Indépendance d'Eghezée.

Après s'être débarrassé rapidement de ce qui pouvait être compromettant et bien décidé à vendre chèrement sa peau, il tenta de s'échapper par les toits mais en vain. Célestin dira que pourtant ils n'avaient envoyé que quatre hommes et que c'était peu à l'époque pour l'arrêter !



Il apprendra après-guerre que cette planque était « brûlée » alors qu'il avait la possibilité de se cacher dans deux autres endroits plus sûrs dans la région.

Le doute d'une éventuelle dénonciation sera toujours présent à son esprit.

*Ci-contre : L'Auberge des Collets à Wépion*

Il subira plusieurs interrogatoires musclés de la gestapo de Namur, durant lesquels les sous-vêtements ensanglantés de leurs collègues, exécutés quelques jours plus tôt à Salzinnes, furent utilisés comme moyen de pression pour lui faire avouer, en vain, son implication dans la résistance.

Lors d'un de ces interrogatoires, il sera même confronté à Spada (Robert Van Gremberghe – arrêté à Jambes le 29 février 1944 et incarcéré à Namur) mais aucun des deux hommes n'avouera connaître l'autre. Strangler sera le dernier du Groupe à voir Spada en vie, ce dernier sera fusillé par les Allemands le 1<sup>er</sup> juillet 1944 à la caserne de Flawinne.

Strangler sera incarcéré à la prison de Namur jusqu'au 31 mai 1944 ensuite transféré à la prison de Charleroi où il passera, le 1<sup>er</sup> juin, devant un Tribunal de Guerre. Seule la gérante de l'Auberge des Collets reçut directement une condamnation. Benjamin Paul, le mari et Célestin passeront une deuxième fois devant le Tribunal de Guerre de l'Oberfeldkommandantur de Mons – Zweigstelle de Charleroi. L'inculpation était «Verdacht der Bandenzugehörigkeit» - Soupçonné d'appartenir à une bande (Ndlr : à la résistance).

Mais à défaut donc d'aveux de « terrorisme » lors de ses interrogatoires, il sera condamné comme réfractaire et fugitif. Seuls motifs possibles encore invocables par les allemands, puisqu'il avait effectivement fait en sorte, déjà avant son entrée dans l'Armée Secrète, d'échapper aux réquisitions pour le travail obligatoire instaurées par l'occupant.

Il sera transféré le 21 juin 1944 à la caserne d'Etterbeek d'où un convoi est formé à destination de l'Allemagne via Anvers. Il passera dix jours au camp de concentration de Neuengamme - Kommando de Fallersleben, situé à 27 kilomètres au Nord-Est de Braunschweig puis sera interné, à partir du 01 juillet 1944, au camp disciplinaire (Straflager) de Betzingen/Reutlingen et mis au travail obligatoire à l'usine « Wilhelm Heim ».

Célestin s'est longtemps demandé pourquoi il n'avait pas été interné dans un camp de concentration et/ou d'extermination. L'explication vient très certainement de deux faits.

Premièrement, sa condamnation comme réfractaire ne le justifiait pas et deuxièmement, il faut savoir qu'à cette époque ces camps sont « surchargés » et que surtout les industries allemandes ont besoin de main-d'œuvre et notamment à Betzingen où sont fabriqués dans le plus grand secret des éléments du fuselage mais surtout les ailes et stabilisateurs des sinistres V1.



Le reste de cet appareil et par la suite les V2 seront fabriqués au camp de concentration, tristement célèbre, de Dora-Nordhausen (annexe de Buchenwald).

*Ci-contre : l'atelier de montage des stabilisateurs arrières.*

A Betzingen, plus de 500 travailleurs seront occupés, pendant les années 1944/45, à la conception des éléments de la fameuse « arme secrète » d'Hitler, dans la fabrique « Wilhelm Heim » située au n° 11 de la Wannweiler Strasse.

Cette usine était au départ une bonneterie où travaillaient des femmes de Betzingen. Le patron fut obligé de fermer l'entreprise et de licencié le personnel pour mettre à disposition les bâtiments pour la construction des ailes de V1.

Les 500 ouvriers étaient constitués de Polonais, de Russes, de Français, de Belges et de Hollandais qui, pour ceux qui venaient de l'ouest, logeaient soit chez l'habitant, soit dans les restaurants environnants, soit à la « Meisterschule » (Ecole de maîtrise proche de l'usine).

Par contre, ceux venant de l'est, la majorité, et les condamnés comme Célestin étaient incarcérés dans le « Straflager », répartis dans 5 baraquements. Ce camp était situé à +/- 700 mètres de l'usine, au 22 Jettenburger Strasse.

Célestin va connaître dans ce camp punitif des conditions de vie extrêmement pénibles dans des baraquements sans chauffage, sans eau ni électricité et où grouille la vermine. Ceci avec une maigre nourriture et d'interminables appels dans le froid avec des températures qui atteignaient en hiver les -15°. Célestin n'y verra qu'une dizaine d'exécutions mais les coups ne manquent pas. Dans un premier temps, à l'usine, il sera occupé au soudage des tôles. Il y a 3 différents ateliers, la fabrication, le montage et la peinture des ailes de V1. Il n'apprendra qu'à son retour la destination finale de ce qui y était fabriqué.

L'ensemble, usine et baraquements sont dirigés par un dénommé Erich Walz aidé d'une quinzaine de « S.S. ». Le reste du personnel de surveillance est constitué au trois quart d'éclopés du front russe, d'environ 25 civils et d'un baraquement de civils arméniens spécialement affectés aux « féroces » détenus russes et de l'est. Cet Erich Walz avait comme souffre-douleur aussi bien les petits que les grands. Pour son malheur Célestin était grand, comme un Hollandais et les petits étaient surtout des français que la milice avait amenés de France en septembre 1944.

**En décembre 1944,** Célestin et une quinzaine d'autres détenus sont rassemblés avec force coups à l'extérieur des baraquements où il est tombé une bonne vingtaine de centimètre de neige, et remis dans les mains de trois allemands âgés d'une soixantaine d'années.

Ces derniers en loden et armés de fusils de chasse recevant la ferme recommandation d'être impitoyables car ils avaient affaire à des bandits !!!

Or ceux-ci n'étaient pas des méchants. Tout ce qu'ils voulaient était que le travail soit fait sans ennuis. Le groupe est emmené dans une forêt de conifères où ils doivent couper de gros sapins, les élaguer et à l'aide d'un cheval et d'une longue chaîne les sortir du bois.

Tous les outils nécessaires étaient déjà là et ils eurent même la permission de faire du feu. Un vrai bonheur ! De plus, ils recevaient de ces trois allemands une pomme ou deux. Pour des affamés c'était vraiment le bonheur.

Sa connaissance de la langue allemande fut très utile à Célestin car il put faire partie d'un des deux convois chargés de ces sapins et qui devaient être conduits dans une scierie à environ 2km du bois. Il y avait dans cette scierie des prisonniers de guerre français qui furent fort étonnés de voir des types en gris avec des numéros imprimés sur la jambe et dans le dos. Le numéro de Célestin était le 507.

De ces prisonniers de guerre Célestin reçut des biscuits militaires, des chaussettes et des mitaines. De quoi améliorer pendant quelques temps son quotidien et lui permettre d'un peu mieux supporter les rigueurs de l'hiver. Les trois allemands qui avaient trouvé la combine venaient le matin chercher le groupe pour du travail, quelques fois léger, quelques fois plus dur et le ramenaient le soir.

Bien que les conditions d'encadrement avec ces 3 gardes ai été plus souples cela n'empêchait pas les problèmes de nourriture et d'habillement, la crasse, la vermine et les conditions de vie en générale dans les baraquements d'être toujours aussi pénibles. Et suite à la persistance de ces conditions pénibles, les morts étaient de plus en plus nombreux. Dépouillés de leurs vêtements et mis à nu rapidement, ils étaient portés dans des baraquements vides.

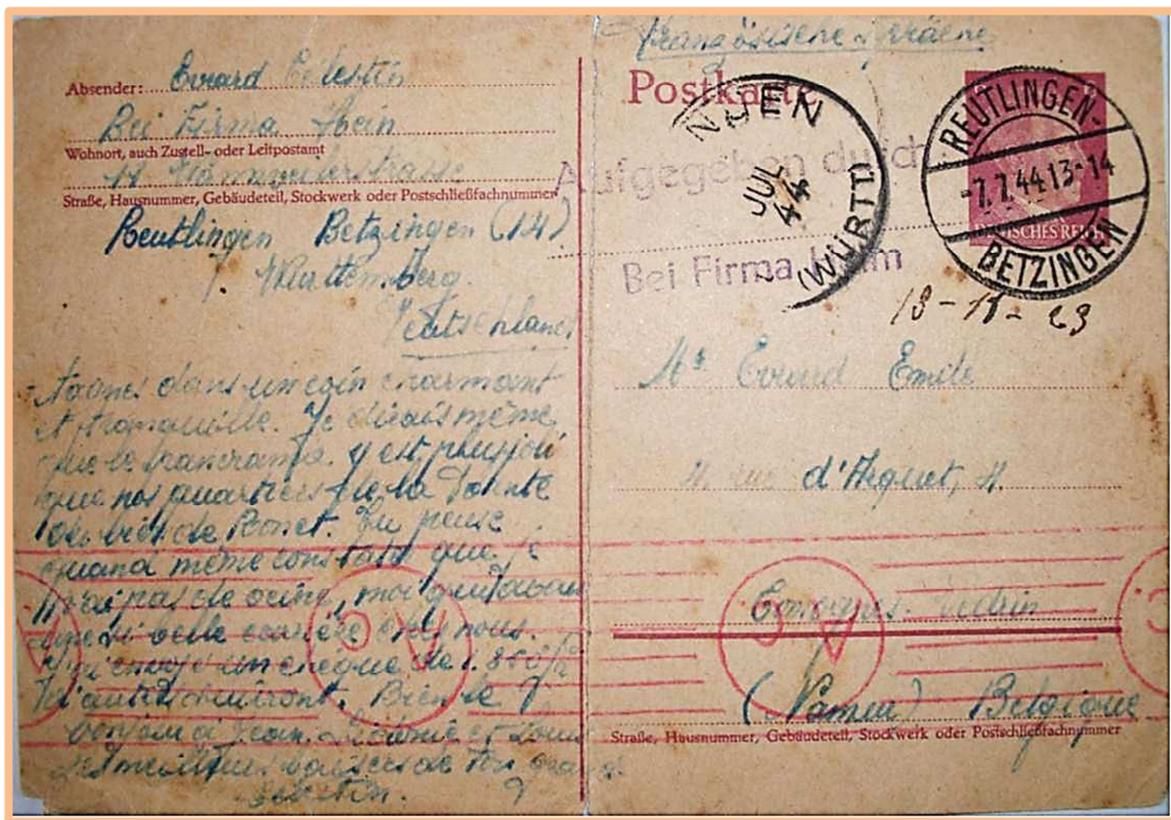
Célestin me dira : *« Au bout d'une quinzaine de jours, il fallait les sortir, le froid les conservait presque intacts et sur une charrette à bras nous les chargions et les transportions dans une immense fosse creusée par une grue à vapeur près du cimetière communal. On essayait avec nos maigres forces de les recouvrir avec de la terre gelée ».*



Hormis pour le transport des tôles de la gare de Betzingen jusqu'à l'usine, Célestin ne travaillera plus à la soudure de celles-ci dans les ateliers. Il sera occupé au déblayement des ruines de la ville de Reutlingen qui avait subi d'énormes bombardements les premiers mois de 1945. Un des plus importants eu lieu le 15 janvier. La ville de Reutlingen fut détruite à plus de 25%.

La ville de Betzingen sera aussi la cible de bombardements alliés au milieu du mois de mars 1945.

C'est lors d'un de ces bombardements, pendant un transfert du camp vers leur lieu de travail, que son seul ami namurois, Victor Maniet, fut tué. Célestin le portera lui-même dans ses bras jusqu'à la fosse commune.



Ci-dessus : Une carte que Célestin écrira à son père (Evrard Emile rue d'Arquet, 4 - Comognes-Vedrin) le 6 juillet 1944. Ecrite au départ de l'usine « Heim ». Il avait reçu l'instruction de ne rien dire qui soit négatif sous peine du non envoi de celle-ci.

Mais arrive enfin la fin de cette guerre.

## La libération...

**Le 20 avril 1945.** Pendant plusieurs jours Célestin verra passé des files interminables de prisonniers de guerre français, polonais et surtout russes, gardés par des civils médiocrement armés.

Si les S.S. restaient des féroces, on sentait le découragement chez les autres soldats, hormis le « panzerfaust » (bazooka) et le fusil, ils étaient très peu armés et pratiquement pas encadrés.

D'ailleurs ce fut rapide, des éléments de la 2<sup>ème</sup> DB (deuxième division blindée), avec des Légionnaires comme infanterie d'assaut, balayèrent rapidement ce que les Allemands avaient pu édifier comme fortifications.

Les gardiens du camp avaient reçu l'ordre de se battre dans l'usine, mais entre cogner sur de malheureux civils et se battre contre des soldats entraînés et bien armés, il y avait une marge qu'ils n'ont pas franchie.

Le désespoir de Célestin est d'avoir désigné Erich Walz, toujours indemne, à un officier français bourré, comme responsable du camp et de l'usine. Il n'a pas vu la mort venir, l'officier français l'ayant littéralement cisailé en deux d'une rafale de sa grosse mitraillette Tompson. Célestin aurait préféré le faire lui-même...

Dans ce camp, Célestin avait eu aussi l'occasion de rencontrer un certain docteur Desmet, âgé d'une trentaine d'années. Ce dernier lui avait donné, ainsi qu'à d'autres, de précieux conseils pour tenir le coup pendant leur incarcération. Il ira à son enterrement à Louvain en 1947.

### **La Campagne d'Allemagne et d'Autriche (extrait)**

Opérations du S/Groupement de Chalain (Armée Française – 2<sup>ème</sup> DB)

L'alerte est donnée le **31 Mars 1945** alors que les principaux éléments du S/Grpt. se trouvent en cantonnement à Eckbolsheim (4 kms O. de Strasbourg). L'ordre de départ est reçu le 1er Avril à 23 h.

Le mouvement doit avoir lieu le 2 Avril à 7 heures. Itinéraire Eckbolsheim - Strasbourg - Brumath - Haguenau - Soultz - Oberseebach (8 kms S.E. de Wissembourg).

.....

Le 17 avril

De bonne heure le P.C. se porte à Hallwangen et de S/Grpt. Il s'installe dans ses cantonnements avec des pointes à Dornstetten et sur la route d'Aach.

Le M. d. L. Bouchet est blessé par un obus près du P.C.

Journée calme. Repos et révision du matériel.

Vers 16 h le Général de Vernejoul vient apporter au S/Grpt. ses félicitations pour la traversée de la Forêt Noire. Il est extrêmement satisfait de la manière dont ses ordres ont été exécutés. Le Capitaine de Canchy appelé au commandement du 2e Escadron du 1er R.C.A. a quitté le S/Grpt. Le Lieutenant Cadet est affecté à l'Etat-Major du S/Grpt. et rejoint.

Le 18 avril

A partir de 9 h. Le S/Grpt. doit être prêt à faire mouvement. Après la traversée de la Forêt Noire la Division fait face à l'Est et marche en direction de Tubingen.

Le C.C. 5 marche sur l'itinéraire suivant :

Hallwangen - Dornstetten - Schopfloch - Grunmettstetten - Altheim - Entingen est le premier bond.

Le S/Grpt. marche en réserve derrière la colonne.

Les éléments de tête ne rencontreront aucune résistance organisée jusqu'à Unterjesingen et le C.C. 5 effectue le bond suivant qui porte ses éléments avancés à Unterjesingen qui est conquis dans la première partie de la nuit.

Le S/Grpt. se porte à Wendelsheim par l'itinéraire suivant :

Eutingen - Ergenzingen - Seebronn - Wendelsheim. Il occupe le village pour la nuit.

Le S/Grpt. ne comporte que l'Escadron de chars réduit à 8 chars, le peloton de T.D. du Lt. de Lauvarene et la 3e Cie du R.M.L.E.

Le 19 avril

A 8 h, ordre de porter le S/Grpt. par petits éléments à Unterjesingen qui a été nettoyé la veille par le S/Grpt. Robelin.

Installation à 9 h à Unterjesingen.

A 11 h ordre de porter le S/Grpt. sur la rive Sud du Neckar à Tubingen pour occuper les faubourgs Sud de cette ville.

Le S/Grpt. Robelin qui vient de prendre cette ville n'a pas assez de monde pour l'occuper.

A 13 h, les premiers éléments du S/Grpt. franchissent le Neckar et nettoient le faubourg Sud de Tubingen. Pas de résistance — quelques prisonniers. — Le

peloton Sobra (4e Escadron) prend à partie un char ennemi sur la crête qui domine le faubourg au Sud.

Des centaines de prisonniers russes libérés affluent.

Le 4e Escadron et la Cie du R.M.L.E. se portent sur ordre, suivis du peloton Boudy (chars légers) et des Destroyers du Lt. de Lavarene, sur Derendingen.

En 24 h le S/Grpt. a franchi 50 km.

Il s'installe pour la nuit sur ses positions.

### **Le 20 avril 1945**

L'ordre de mouvement parvient à l'aube. Le S/Grpt. doit être prêt à partir à 7 heures.

Départ à 10 h sur Mahringen.

Itinéraire : Sortie Est de Tubingen - Wankheim - Mahringen.

Le S/Grpt. prend ses cantonnements.

A 12h30 ordre de mouvement et d'attaque.

Le S/Grpt. doit prendre **Betzingen**, faubourg de Reutlingen, qui est occupé par l'ennemi et devant qui le R.E.C. est arrêté depuis 22 heures. Le 4e Escadron est réduit à 8 chars, la Cie de Légion à 80 combattants.

Un peloton de chars légers est adjoint au S/Grpt.

L'attaque débouche à 16 h sur la ligne de crêtes qui domine la ville à l'Ouest.

Le S/Grpt. est accueilli par des feux d'armes automatiques ; il doit nettoyer les crêtes vallonnées qui le séparent des premières maisons.

Les Allemands s'enfuient vers le nord-est et sont mitraillés à quelques centaines de mètres ; ils laissent de nombreux cadavres sur le terrain. Les prisonniers commencent à affluer.

L'attaque atteint les premières maisons de la ville. Un mouvement en tenailles est effectué au Sud et au Nord. Les Allemands se défendent plus énergiquement. Les chars tirent au canon. Des barricades sont démolies.

### **A 17 h la ville est occupée.**

Une reconnaissance signale que la ville de **Reutlingen** située à 3 km à l'Est semble peu défendue. Cependant des renseignements du jour même signalent des casernes occupées par des troupes.

Le Capitaine de Saint-Germain insiste pour que l'assaut soit donné à la ville immédiatement. Mais les ordres sont formels : Betzingen ne doit pas être dépassé.

Le Cdt. de Chalain demande au Colonel Mozat l'ordre d'attaquer et des renforts d'infanterie pour occuper la ville qui est importante (50 000 habitants environ).

L'ordre est donné et le S/Grpt. se lance à l'attaque de la ville avec ses 8 chars et ses 80 Légionnaires.

Des tireurs et des bazookistes dans les maisons résistent opiniâtrement. L'attaque réduit de nombreux nids de résistance.

A la nuit la ville était contrôlée par deux points d'appui installés par le 4e Escadron et la Cie du R.M.L.E. aux deux carrefours principaux.

Il subsiste des îlots de résistance dont l'activité redoublera avec la nuit. Les voitures isolées et des patrouilles essuient des rafales de mitraillettes.

Le Médecin Lieutenant Levy et le Colonel de Douhel Cdt. le Génie de la Division sont cernés dans une usine et n'arriveront à se dégager qu'à 21 h 30.

Le P.C. du S/Grpt. est installé à Betzingen.

Les prisonniers ne cessent d'affluer.

3 Compagnies du Bataillon de Choc de la 1ère Brigade sont venues occuper et nettoyer la ville. La nuit arrête le nettoyage qui doit être repris à l'aube.

Le S/Grpt. a fait une centaine de prisonniers dont 3 Officiers. Une centaine d'ennemis ont été blessés ou tués. Nombreuses armes détruites. — 3 blessés de notre côté.

Le 21 avril

L'aube est marquée par une contre-attaque ennemie forte d'une compagnie qui débouche des quartiers de la vieille ville et attaque le point d'appui près de la gare : elle est guidée vers les chars par des civils.

Deux chars sont bazookés, des Légionnaires et des Chasseurs sont blessés et tués. Repoussée une première fois, elle revient une seconde fois avec moins de mordant et est définitivement repoussée. L'officier qui la commandait est fait prisonnier.

Le Commandant de Chalain, Commandant d'armes, prend ses dispositions pour assurer l'ordre et la sécurité de la ville. Il convoque le Bourgmestre.

On retrouve à l'entrée de la ville la voiture criblée de balles du Médecin-Capitaine du Bataillon de Choc. Le Médecin a disparu. Deux Légionnaires pris par la contre-attaque rejoignent la Cie après avoir tué leurs gardiens.

A 11 h le Colonel Mozat vient apporter ses ordres.

Le S/Grpt. se regroupe à Betzingen où il est en réserve de C.C. prêt à appuyer le Bataillon de Choc qui le relève.

Des renseignements recoupés font craindre une contre-attaque pour la nuit. Nuit calme.

.....

7 mai

A 7 heures 30 sur ordre du Lt.-Colonel Gambiez, le peloton de Salins part en direction de Dallas. Il se rend à Klosterlé où il cantonne. Le reste de l'escadron reste à Innerbraz.

A 13 heures le S/Grpt. apprend par une note de service la cessation des hostilités depuis 1 heure 41.

Texte de la note : C.C. 5 à tous :

**" Après entente entre Gouvernements Français et Alliés fin des hostilités en Allemagne le 7 mai 1945 à 1 heure 41. Toute action offensive sera immédiatement arrêtée. Stop. Seules continuent actions d'occupation."**

\*\*\*

## **Le retour en Belgique...**

Pris en charge par la Croix-Rouge française, Célestin et quelques autres sont amenés à la MeisterSchule (école de maîtrise de Betzingen) et attendent couchés contre un mur, leur évacuation. Ils sont rapidement emmenés par une ambulance militaire, conduite par une femme soldat, dans un hôpital de Tübingen.

Dès leur arrivée, des soins réduits leurs sont donnés et ils ont la possibilité de se laver un peu, ce qui est presque un luxe après autant de temps. Leurs plaies sont désinfectées et surtout ils reçoivent un peu de la nourriture des blessés allemands.

Célestin ne pense pas qu'il aurait, de toutes façons, d'emblée supporter plus de nourriture mais, bien que Betzingen fut déclarée « ville libre », les Allemands n'avaient pas changé d'attitude à leur égard et les considéraient toujours comme des bandits.

Le jour même, il est transféré avec quelques autres, toujours en ambulance militaire, à la gare de Strasbourg où ils sont pris en charge par des scouts Strasbourgeois qui font leur possible pour les aider à embarquer à bord d'un train qui les emmènera à Paris. Après une halte brève à Revigny et une à Dormans, il arrive à destination.

De nouveau une ambulance militaire, qui les attends, les conduit dans un hôpital militaire parisien. Mais là ils ne sont pas acceptés par le fait de la vermine et des poux (surtout des poux de « bite », précisera Célestin) qu'ils transportent sur eux.

Ils sont alors redirigés vers l'Hôtel des Invalides, toujours à Paris. Ils y ont droit à la désinfection totale. Célestin reçoit une pâte désinfectante après que des Scouts de la « Jeunesse Versaillaise » les aient aidés à se déshabiller. Il passe alors à la douche intégrale dans une salle et ensuite au séchage à l'air chaud dans une autre salle.

A la sortie, il a le choix de reprendre ses hardes de prisonnier qui ont été lavées, il les refuse et deux dames de la Croix-Rouge l'aident alors à faire son choix dans des défroques militaires, style « Afrika korps ». Le revoici de nouveau « affublé » correctement à part une paires de sandales usagées mais encore valables.

Il se sent revivre, ses plaies sont désinfectées et pansées et, de plus, il reçoit un casse-croûte constitué de morceaux de baguette avec du jambon. Un vrai régal !!!

Ensuite, départ en car pour le cynodrome de Courbevoie où sous la tribune, il y a de la paille, du foin et des couvertures. Il a à peine le temps d'en profiter qu'un sous-officier belge, en charge du cynodrome, les fait monter dans un camion qui va les emmener dans une gare proche où ils embarqueront pour la Belgique. Célestin se sent un nouveau jeune homme quand il aperçoit, un peu plus tard, à l'arrêt du train, l'inscription Tournai. Il est de retour au pays et vivant.

Après une longue attente, ils reçoivent un repas constitué d'une assiette de pommes de terre et de haricots secs.

Après ce repas, Célestin est loin d'imaginer qu'il va de nouveau vivre un véritable cauchemar qui durera plusieurs semaines.

En effet, il passe devant une commission qui pense-t-il est là pour aider leur retour, très fier, il décline son identité et surprise, il entend dire en wallon : « On en tient encore un ». On lui saute dessus, il est menotté et attaché à une chaise.

Croyant à une erreur, il hurle son indignation. Un des civils présents, excédé, lui pousse violemment sous le nez un document sur lequel est inscrit, entre autres, qu'il doit être arrêté, mort ou vif, sur ordre de la gendarmerie de Namur. Il ne comprend pas ce qui lui arrive, le jour même, il est emmené en train entre deux gendarmes et est incarcéré à la prison de Charleroi.

Il y passe la nuit en cellule et le matin il est transféré, toujours entre deux gendarmes et de nouveau en train, à la prison de Namur. Il est mis en cellule avec 6 autres. Apparemment deux spéculateurs économiques et 4 autres en uniforme.

Le comble pour Célestin quand on sait d'où il vient et ce qu'il a fait dans la résistance pour son pays. Il a beau chercher à comprendre ce qui lui arrive, il ne trouve pas de réponse.

Il est toujours dans cette cellule quand le 8 mai 1945, à la fin de la guerre, il entend des cris d'allégresse, des chants et de la musique venant de l'extérieur. Il comprend de suite ce que représentent ces manifestations de joies et ne peut s'empêcher de pleurer.

Un des rexistes se paye alors sa tête, son sang ne faisant qu'un tour, Célestin déclenche la bagarre qui nécessitera une intervention musclée et à la matraque des gardiens. Tout le monde est de suite traîné, sans ménagement, jusqu'au bureau du directeur où la décision fut vite prise. Célestin est désigné coupable de la rixe et condamné à deux mois de cachot. Il vit un réel cauchemar et se retrouve quasiment dans les mêmes conditions que lors de son internement au Straflager en Allemagne.

Le monde à l'envers !

Il est jeté dans un cachot puant, un bat flanc fixé au mur, deux couvertures, un trou dans un des murs, heureusement protégé par un grillage car il pouvait voir et sentir les rats y venir. Un seau pour les gros besoins, pas de papier ni hygiénique ni autres, une petite ampoule bleue protégée au plafond et c'était tout. Un quart d'heure de sortie par jour pour respirer. Il sera juste conduit deux fois à l'infirmerie pour désinfecter ses plaies.

Un jour, après avoir jeté sa pitance (une soupe pas trop épaisse) en direction d'un geôlier qui avait craché dedans en lui disant que s'était toujours bon pour un salaud, il est d'abord obligé de nettoyer les saletés faites et est de nouveau emmené sous les coups de matraque chez le directeur. Après des explications évidemment mensongères du geôlier, la décision tombe. Interdit de colis et de visite pendant un mois. Célestin s'en fichait forcément puisqu'il ne recevait de toutes façons pas de visite ni de colis. De fait, de la part de son père cela n'aurait pas été possible puisqu'il ignorait la présence de son fils à Namur.

Une honte, après tout ce qu'il avait accompli, au péril de sa vie, pour la patrie.

Après quelques jours, il va enfin comprendre la raison de cette abomination, il est emmené, sous bonne escorte et à pieds, par la passerelle, le passage de la gare, la rue Godefroid et enfin par la rue de Bruxelles, jusqu'au Palais de Justice de Namur.

Il y est interrogé une première fois par un juge, un certain Comélieu, qui veut lui faire avouer, tenez-vous bien...le vol d'un cochon. Vol que Célestin n'a pas commis bien sûr et pour lequel il clame, en vain, son innocence.

Il est reconduit, toujours sous bonne escorte, en prison.

Quelques temps plus tard, il repasse de nouveau devant le même juge qui lui annonce, sans plus, qu'il va être confronté à une jeune fille qui avait porté plainte contre lui, en son absence évidemment.

Les choses se précisent enfin un peu mais Célestin ne comprend toujours pas ce qu'il fait là.

Retour au cachot de la prison.

C'est seulement lors d'un troisième interrogatoire que le juge Comélieu va lui donner le nom de cette jeune fille, Marthe Dock – fille d'un cafetier de Vedrin, mais Célestin ne comprend pas ses raisons. C'est une fille avec qui il avait été intime, il n'avait pas été le seul, quelques temps avant son départ pour le

maquis. Elle n'est pas présente à l'audience et le juge charge deux gendarmes d'aller la quérir sur son lieu de travail. Arrivée en salle d'audience, a-t-elle à ce moment-là compris la portée de son accusation, elle refuse de confirmer sa plainte mais, peut-être pour ne pas perdre la face, sous prétexte qu'elle a peur de Célestin. Hormis le fait qu'il se retrouve dans cette situation à cause d'elle, il ne voit pas pourquoi elle devrait avoir peur de lui.

Le juge se met alors en colère contre la fille et prend alors parti pour Célestin et lui dit qu'il a bien l'intention de le libérer et lui signale que s'il veut il peut déposer plainte mais lui précise qu'il lui faudra de l'argent pour un avocat.

Avant que Marthe Dock ne quitte la salle, Célestin, excédé à juste titre par son comportement, lui profère quelques paroles menaçantes. Le juge, compatissant à la situation de Célestin et qui comprend bien la supercherie, lui propose alors de signer un document sur lequel il devra s'engager à exclure toutes idées de vengeance mais contraint, le remet en prison pour y réfléchir. Plus tard Célestin se dira que le juge avait pris une sage décision ce jour-là !

Après 36 jours d'emprisonnement, depuis son retour d'Allemagne, et toujours au cachot, Célestin « craque » et accepte de se rendre au Palais de Justice pour y signer le fameux document. Par la suite Célestin tiendra cet engagement sans problème même si cet épisode de sa vie restera fermement gravé dans sa mémoire.

Il est alors libéré avec un non-lieu pour les faits qui lui avait été reprochés et le temps de retourner à la prison pour aller signer sa levée d'écrou, le voici libre devant la prison.

Il a hâte de retrouver son père qu'il n'a plus vu depuis si longtemps et c'est à pied qu'il retourne à Vedrin.

\*\*\*

## **Célestin est enfin libre...**

**Juin 1945.** C'est un père malade qu'il va retrouver rue d'Arquet à Vedrin. Il est dans un fauteuil en jonc, suite à une chute qu'il a faite dans l'escalier qui mène à l'unique chambre de la maison. Il s'est tassé les vertèbres et n'a plus su aller travailler aux mines de pyrites de Vedrin. Il est dans un dénuement extrême et a vendu tout ce qui pouvait l'être pour subsister, y compris son fusil de chasse, un calibre 16, avec lequel il braconnait et la carabine F.N. à 11 coups, tirant des 22 courtes, de Célestin. Ce sont des voisines, compatissantes, qui entretiennent son misérable logement et qui lui apportent de temps à autre un bol de soupe.

Célestin va toucher par l'intermédiaire de la Croix-Rouge, qui est sous la direction de Melle de Brabandère – fille du colonel comte de Brabandère, commandant militaire de la province de Namur, et qui est installée rue de Fer à Namur, une prime de démobilisation de 2.500 francs et il recevra également un colis américain de vêtements.

Cette somme va lui permettre de payer les mois de retard de loyer, d'acheter, pour lui, une paire de souliers américains ainsi qu'une veste qui va remplacer et

doubler son blouson « Africa Korps, dont une voisine lui a remplacé et cousu d'autres boutons. Il achète également un seau car il n'y a pas d'eau potable dans la maison et il est obligé d'aller en chercher, à heure fixe, chez le propriétaire.

Que peut-il faire d'autre ? Il est obligé d'aller travailler mais ne possédant pas de vélo il fait à pieds les trajets vers Namur. Il fait ce qu'il peut pour son père et pour lui avec l'argent qu'il gagne chez les Américains, au Château d'Amée à Jambes mais même si cela améliore leur ordinaire, ce n'est certes pas suffisant. Par contre, ces aller-retours qu'il fait à pieds tous les jours entre Vedrin et Namur lui permettent de ramasser bon nombre de mégots de cigarettes qui une fois séchés seront précieux, surtout pour son père.

Pour s'en sortir, Célestin ne voit que le Congo Belge. Avec un ami, il introduira une demande pour renseignements au Ministère des Colonies. Il recevra une



réponse rapidement mais elle sera négative. Il arrive trop tard car il y a trop de monde pour la première relève. Mais il lui est indiqué que s'il dispose de 50.000 francs, il pourrait alors s'y rendre à titre personnel.

Son ami (Stan – André Van Glabecke), par contre, a reçu une réponse favorable et est convoqué à Bruxelles pour renseignements supplémentaires et une visite médicale complète. Il fera partie de cette première relève qui partira le 15 février 1946.

*Ci-contre : Emile Evrard – Père de Célestin*

Il introduit alors une demande pour entrer aux Chemins de Fer aux ateliers des Bas-Prés et de Ronet. La réponse est rapide également mais malheureusement négative aussi, il y a trop de personnel à ce moment. Par contre, il recevra une réponse positive de la « Esso Petroleum Compagny », rue de l'Industrie à St Servais où il y travaillera comme magasinier.

Mais si, au fil du temps, Célestin a repris des forces, celles de son père se sont affaiblies. L'hiver approche et avec le froid qu'il fait déjà en cette fin d'année 1945, il a contracté une pleurésie.

Avant de partir au travail, le matin, après avoir fait du feu, Célestin soigne son père, lui prépare du café, le place dans son fauteuil de jonc et l'enveloppe dans des couvertures. Quand il rentre le soir, il doit refaire du feu et de nouveau le soigner. Et ce fut ainsi pendant plusieurs jours.

Le père de Célestin aura la visite d'un de ses 3 autres fils, qu'il a eu d'un premier mariage, celui qui fut prisonnier de guerre. Mais ce dernier ne laissera rien à son père pour l'aider. Pas plus d'ailleurs que celui qui habite à l'époque à Vedrin, ni de celui de Jodoigne.

L'état de santé du père s'aggrave de jour en jour et sur les conseils du docteur Ravire, de Beez, il se rend à Vedrin Centre chez le Baron de Montpellier de Vedrin qui est le président de la commission d'assistance publique de la commune. Il le reçoit après deux jours et là, Célestin va vite se rendre compte de la méchanceté, du corporatisme et de la puissance occulte d'une certaine faction

politique de l'époque, à laquelle son père s'était quelque peu opposé avant-guerre.

Il essuiera un refus catégorique d'aide pour son père et après qu'on lui ait répondu que cette commission ne savait pas intervenir pour quelqu'un qui était un non conformiste, il sera, ni plus ni moins, expulsé du Château de Vedrin, par trois domestiques, sur ordre de ce vieux potentat.

Il se retrouve donc à la case départ, mais son père qu'il ne veut pas abandonner, va de plus en plus mal et geint doucement dans son fauteuil. Pourtant, Célestin fait ce qu'il peut mais il est conscient que c'est manifestement insuffisant.

Le docteur Rorive vient tous les jours faire une ponction dans le dos de son père et lui administre des médicaments. Ce saint homme qui enguirlande doucement Célestin, lui propose une solution. Il lui suggère d'aller trouver la sœur directrice de l'hôpital St Camille à Namur pour faire hospitaliser son père. Elle accepte et fait signer à Célestin plusieurs documents qui l'engageront financièrement pendant plusieurs années mais il n'a pas d'autre choix.

**Novembre 1945.** Son père se retrouve donc à l'hôpital et Célestin qui n'a toujours pas de vélo, lui rend visite tous les jours. Mais il est enfin rassuré car son père est au moins au chaud et est soigné correctement.

Pendant toute la durée de son séjour à St Camille, il fera le trajet : Vedrin – St Servais – Namur et retour Vedrin à pieds tous les jours en faisant en sorte, dans la mesure de ses moyens, de lui apporter à chaque fois tout ce qu'il lui demande. Après sa visite, Célestin remonte donc tous les soirs à la maison à Vedrin pour y manger un peu et y dormir avant de repartir travailler le matin.

Après quelques semaines, le docteur Rorive vint le trouver et lui annonça gentiment que son père allait mourir mais qu'il ne savait pas lui préciser combien de temps il lui restait à vivre.

Il décèdera le 6 février 1946 et quand ce jour-là Célestin se rendra à l'hôpital, le voisin de chambrée de son père lui dira qu'il avait émis le vœu de revenir à Vedrin et d'y être enterrer.

A part deux des autres fils, celui habitant Vedrin et celui de Jodoigne qui viendront trouver Célestin pour, uniquement, voir la dépouille du père à la morgue de l'hôpital St Camille, il sera seul pour assumer ses funérailles.

Malgré le manque d'argent, Célestin exhaussera le vœu de son père et comme c'était l'habitude à l'époque de veiller les morts, il passera, seul, la nuit avec le cercueil contenant la dépouille de son père, posé sur l'unique table de la maison. Lors de l'enterrement, les trois autres fils sont présents et après que le cortège funéraire ait parcourus quelques centaines de mètres, un de ceux-ci, l'ancien prisonnier de guerre, tendra à Célestin un billet de 500 francs en lui précisant qu'il ne savait pas faire plus.

Célestin se retrouve alors seul dans ce qui est devenu presque un taudis. Le peu qu'il reste dans la maison lui est revenu forcément sans contestation des autres fils, il n'a rien dû payé comme droits de succession puisqu'il ne reste plus que le stricte nécessaire.

Il continuera à travailler pour, entre autres, payés les dettes qui se sont accumulées. Et puis il rencontrera celle qui acceptera de partager sa vie, Victoire Oger et qui deviendra sa femme en mars 1947.

**En 1948**, peu après la naissance de leur premier fils Emile (Milot), Célestin entrera au Casino de Namur où il y sera employé jusqu'à la fin de sa carrière.

**En 1951**, Célestin et sa femme retourneront sur le lieu de son internement à Betzingen/Reutlingen, en passant par Strasbourg, la Forêt Noire et Tubingen. Mais surprise, les Allemands « nouvelle mouture » avaient bien fait les choses. Plus de trace du camp mais un petit village avec de nouvelles constructions. Il est allé voir aussi l'usine où il avait travaillé, celle-ci tournait apparemment à plein rendement comme si rien ne s'y était passé. Il a voulu aussi aller se recueillir à l'endroit de la fosse commune où ses anciens compagnons avaient été enterrés mais il n'y trouva qu'une pelouse, sans croix, sans fleur.

Il s'est fait prendre en photo par son épouse devant la Meisterschule où il avait été recueilli par la Croix-Rouge française à la libération du camp. Mais il a vite quitté cet endroit qui lui rappelait tant de mauvais souvenirs, plus que désagréables.

Et maintenant, devenu vieux il se pose encore la question : Pourquoi ?

Hommage aux compagnons...

J'ai vu, j'ai senti  
la mort envahir le maquis  
Je n'ai pu pardonner  
je ne peux oublier  
La guerre est finie me dira-t-on  
depuis de nombreuses saisons  
Cependant restent en moi  
des souvenirs qui me laissent en émoi  
Ma mémoire est marquée  
par ces sacrifices pour la liberté  
consentis par tous ces compagnons  
Qui, notable ou sans nom  
on saisis le fusil  
pour faire ployer l'ennemi  
Pour protéger les enfants  
honorer les parents  
Offrir leur vie pour épargner  
tous ces êtres aimés  
Aujourd'hui dans mon sommeil  
quand la douleur s'éveille  
avec les larmes du souvenir  
je m'en remets à l'avenir  
En implorant avec espérance  
que le temps n'oublie pas leurs souffrances



112.768. **ARMÉE SECRÈTE**

**CARTE D'AFFILIÉ**

Nom **EVRARD**  
 Prénoms **Célestin - Jean**  
 Profession **employé**  
 Domicile **4, rue d'Anquet, Vedrin**  
 Lieu et date de naissance **Vedrin**  
**le 13 novembre 1923**  
 Etat civil **célibataire**  
 Carte d'identité n° **6248**  
 Unité **Gm. Chimay - Mba / Service Hotton**  
 Grade **Chef de section**  
 Arme détenue et n°

Je soussigné déclare sur l'honneur avoir adhéré au groupement de résistance ci-dessus, pendant le temps de l'occupation allemande (\*).

Signature : *[Signature]*

Le chef du Groupement ci-dessus indiqué affirme sur l'honneur, que la personne ci-dessus identifiée était membre du groupement sous l'occupation allemande (\*).

Signature : *[Signature]*

(\*) Toute fausse déclaration sera punie.

Ci-dessus : Sa carte de l'Armée Secrète

**CARTE D'AGENT**  
 AGENT'S CARD

N° **D 54**  
 N°

Nom **EVRARD**  
 Surname

Prénoms **Célestin**  
 Chr. names

Carte d'identité n° **6248**  
 Identity card n°

délivrée par **Vedrin (N.)**  
 issued by

Branche **Action**  
 Branch

Unité **Groupe D**  
 Unit

Fonctions **Brigadier**  
 Duties

L'Agent : *[Signature]*  
 Agent :

Le Chef de l'Unité : *[Signature]*  
 Unit commander :

Le Chef du Service : *[Signature]*  
 Service commander :

Ci-dessus : Sa carte d'agent du Service Hotton

Mr. Célestin Evrard

King's Medal for Courage in the Cause of Freedom

CITATION

Mr. Evrard was a sergeant in a Resistance Group which was responsible for preparations for sabotage in the sector Chimay-Mariembourg. He made possible the great success of the sabotage operations in this area called for by the British Special Forces in 1944. Mr. Evrard was arrested by the Germans on the 10th May, 1944, and deported to Germany.



*Ci-dessus : La citation accompagnant la :*

*« King's Medal for Courage in the Cause of Freedom »*

Médaille décernée à Célestin pour assistance portée, au péril de sa vie, aux forces spéciales britanniques.(voir les médailles ci-dessous)

Elle lui fut remise, lors d'une cérémonie officielle, à l'Ambassade de Grande-Bretagne à Bruxelles, par l'Ambassadeur Sir Christopher Warner, au nom de Sa Majesté la Reine d'Angleterre.

Sur le brevet est notamment inscrit (traduction):

*« Je suis chargé par l'Ambassadeur de Sa Majesté britannique de vous informer que Sa Majesté a bien voulu approuver de vous attribuer la " King's Medal for Courage in the Cause of Freedom ", en reconnaissance des services spéciaux que vous avez rendus à la cause Alliée au cours de la guerre et qui se sont avérés d'une valeur particulière pour la Grande-Bretagne »*



La Médaille Militaire de 2ème Classe avec Palme, La Croix de Guerre 1940-1945 avec Palme et La Médaille de la Résistance Armée, ont été décernées à Célestin par

Arrêté du Prince Régent N° 5732 du 29 janvier 1949

pour :

*« Membre de l'Armée Secrète, participa à plusieurs opérations du maquis dans la région Chimay-Mariembourg. Se distingua, au cours d'une mission, en se frayant un chemin à travers un ennemi supérieur en nombre. Arrêté le 10 mai 1944, fut déporté en Allemagne, dans un camp disciplinaire »*

---

#### Bibliographie et Sources :

- Manuscrit « Mes jeunes années perdues » - Mémoires 1997 par Célestin Evrard – CEGES (Centre d'Etudes et de Documentation Guerre et Sociétés contemporaines)
- « Chronique de la guerre subversive 1941-1944 - Le Service Hotton en Thiérache » par Marcel Franckson et Jacques Burniat – FDM Edition.
- Le Courrier des Jeunes du Service Hotton
- Archives de la Fraternelle du Service Hotton
- Werner Frueh – Historien de la ville de Betzingen – Württemberg Deutschland.
- Archives du CEGES – Square de l'Aviation, 29 - 1070 Bruxelles
- Un siècle d'histoire des engins blindés français (site internet)
- Archives de la Ville de Reutlingen (All)

#### Compléments d'informations à consulter:

“In Betzingen produziert: Höhenleitwerke und Tragflächen für V1 Raketen”  
<http://wernerfrueh.de/trag.htm>

“Postkarte eines Betzinger Zwangsarbeiters”  
<http://betzingen.blogspot.be/2012/06/postkarte-eines-betzinger.html>

“Ein belgischer Zwangsarbeiter kehrt nach Betzingen zurück”  
<http://betzingen.blogspot.be/2012/07/ein-belgischer-zwangsarbeiter-kehrt.html>

“Auf den Betzinger Spuren des Stiefvaters”  
<http://betzingen.blogspot.be/2012/08/auf-den-betzinger-spuren-des-stiefvaters.html>